



Over dit boek

Dit is een digitale kopie van een boek dat al generaties lang op bibliotheekplanken heeft gestaan, maar nu zorgvuldig is gescand door Google. Dat doen we omdat we alle boeken ter wereld online beschikbaar willen maken.

Dit boek is zo oud dat het auteursrecht erop is verlopen, zodat het boek nu deel uitmaakt van het publieke domein. Een boek dat tot het publieke domein behoort, is een boek dat nooit onder het auteursrecht is gevallen, of waarvan de wettelijke auteursrechttermijn is verlopen. Het kan per land verschillen of een boek tot het publieke domein behoort. Boeken in het publieke domein zijn een stem uit het verleden. Ze vormen een bron van geschiedenis, cultuur en kennis die anders moeilijk te verkrijgen zou zijn.

Aantekeningen, opmerkingen en andere kanttekeningen die in het origineel stonden, worden weergegeven in dit bestand, als herinnering aan de lange reis die het boek heeft gemaakt van uitgever naar bibliotheek, en uiteindelijk naar u.

Richtlijnen voor gebruik

Google werkt samen met bibliotheken om materiaal uit het publieke domein te digitaliseren, zodat het voor iedereen beschikbaar wordt. Boeken uit het publieke domein behoren toe aan het publiek; wij bewaren ze alleen. Dit is echter een kostbaar proces. Om deze dienst te kunnen blijven leveren, hebben we maatregelen genomen om misbruik door commerciële partijen te voorkomen, zoals het plaatsen van technische beperkingen op automatisch zoeken.

Verder vragen we u het volgende:

- + *Gebruik de bestanden alleen voor niet-commerciële doeleinden* We hebben Zoeken naar boeken met Google ontworpen voor gebruik door individuen. We vragen u deze bestanden alleen te gebruiken voor persoonlijke en niet-commerciële doeleinden.
- + *Voer geen geautomatiseerde zoekopdrachten uit* Stuur geen geautomatiseerde zoekopdrachten naar het systeem van Google. Als u onderzoek doet naar computervertalingen, optische tekenherkenning of andere wetenschapsgebieden waarbij u toegang nodig heeft tot grote hoeveelheden tekst, kunt u contact met ons opnemen. We raden u aan hiervoor materiaal uit het publieke domein te gebruiken, en kunnen u misschien hiermee van dienst zijn.
- + *Laat de eigendomsverklaring staan* Het “watermerk” van Google dat u onder aan elk bestand ziet, dient om mensen informatie over het project te geven, en ze te helpen extra materiaal te vinden met Zoeken naar boeken met Google. Verwijder dit watermerk niet.
- + *Houd u aan de wet* Wat u ook doet, houd er rekening mee dat u er zelf verantwoordelijk voor bent dat alles wat u doet legaal is. U kunt er niet van uitgaan dat wanneer een werk beschikbaar lijkt te zijn voor het publieke domein in de Verenigde Staten, het ook publiek domein is voor gebruikers in andere landen. Of er nog auteursrecht op een boek rust, verschilt per land. We kunnen u niet vertellen wat u in uw geval met een bepaald boek mag doen. Neem niet zomaar aan dat u een boek overal ter wereld op allerlei manieren kunt gebruiken, wanneer het eenmaal in Zoeken naar boeken met Google staat. De wettelijke aansprakelijkheid voor auteursrechten is behoorlijk streng.

Informatie over Zoeken naar boeken met Google

Het doel van Google is om alle informatie wereldwijd toegankelijk en bruikbaar te maken. Zoeken naar boeken met Google helpt lezers boeken uit allerlei landen te ontdekken, en helpt auteurs en uitgevers om een nieuw leespubliek te bereiken. U kunt de volledige tekst van dit boek doorzoeken op het web via <http://books.google.com>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Princeton University Library



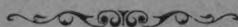
32101 073666172

LIBRARY
OF
PRINCETON UNIVERSITY

DOCUMENTS HISTORIQUES
SUR L'ORIGINE
DU ROYAUME DE BELGIQUE

SOUVENIRS
D'UN
VOLONTAIRE
DE 1830

PAR
Le Colonel CRUYPLANTS



GAND (Belgique)
E. VANDERHAEGHEN
Rue des Champs, 66

PARIS
DUMAINE
Rue et passage Dauphine

MDCCCLXXX

SOUVENIRS
D'UN
VOLONTAIRE

Tous droits réservés

Gand, impr. Eug. Vanderhaeghen

DOCUMENTS HISTORIQUES
SUR L'ORIGINE
DU ROYAUME DE BELGIQUE

SOUVENIRS
D'UN
VOLONTAIRE
DE 1830

PAR
3.
Le Colonel CRUYPLANTS



GAND (Belgique)
E. VANDERHAEGHEN
Rue des Champs, 66

PARIS
DUMAINE
Rue et passage Dauphine

MDCCCLXXX

1596
.276

PROMOTEURS DU MOUVEMENT BELGE

à Paris, en 1830.

NOMS.	LIEU DE NAISSANCE.	POSITION QU'ILS ONT OCCUPÉE EN BELGIQUE.
COCHÉ	Bruxelles.	Capitaine (décédé).
CRUYPLANTS . .	Malines.	Colonel pensionné (survivant).
DARDESPINNE . .	Liège.	Médecin (démissionnaire, dé- cédé).
DE HAERNE . .	L'Eglise(Luxemb.)	Médecin (démissionnaire, dé- cédé).
DE CAISNE . . .	Bruxelles.	Inspecteur général du service de santé (pensionné, survivant).
FRETIN	Ostende.	Tué à Anvers le 27 octobre 1830.
JONIAUX	Bruxelles.	Capitaine d'infanterie (décédé).
LEPAGE	Liège.	N'est pas revenu en Belgique (éta- bli à Paris, armurier).
MONARD	Dinant.	Colonel pensionné (survivant).
MORETUS	Anvers.	Rentier, décédé.
MOUVET	Binche.	Capitaine de cavalerie (décédé).
MICHIELS	Bruxelles.	Lieutenant (décédé en activité).
PÉRIN	Luxembourg.	Capitaine (décédé en activité).
RENARD	Namur.	Médecin civil à Namur (décédé).
RENOZ	Liège.	Notaire à Liège (décédé).
SEGHERS	Bruxelles.	Lieutenant d'infanterie (décédé).
STEVENOTTE . .	Namur.	Lieutenant-colonel commandant de place à Arlon (décédé en activité).
WATTERMAN . .	Ath.	Capitaine d'infanterie (décédé).

184 F 7828 v

AVANT-PROPOS

Ce mémoire, ou souvenirs d'un volontaire de 1830, n'était pas destiné à voir le jour de mon vivant.

Je l'avais légué à mes enfants en leur laissant la liberté de le publier, lorsque je ne serais plus.

Ecrit en 1860, il est resté pendant dix-huit ans dans les cartons.

Pour me faire changer de résolution, il a fallu une circonstance exceptionnelle, c'est celle de la prochaine célébration d'un jubilé de cinquante ans d'existence comme peuple libre, indépendant et vivant sous l'égide de ses propres lois.

La révolution belge, trop exaltée par les uns, trop dénigrée par les autres, a cependant produit le nouveau royaume qui se maintient intact, malgré les vicissitudes et les fortes secousses qui ont ébranlé la plupart des états qui nous environnent, et ce, grâce à la sagesse de nos souverains, au bon sens et à la sincérité qui caractérisent nos populations.

Notre histoire nationale, si riche en évènements glorieux et douloureux à la fois, témoigne que nos courageux ancêtres ne se sont jamais laissé abattre par l'adversité.

Les terribles guerres qui ont désolé nos provinces depuis le moyen âge, les funestes influences étrangères qui ont pesé sur nous, n'ont pu faire déchoir le caractère national; nous nous sommes, au contraire, relevés !

Pour notre nation, le gouvernement parlementaire n'était pas une nouveauté. Car, grâce à nos us et coutumes, à nos privilèges, nos devanciers ont pu s'habituer à mêler leur voix à celle de leurs gouvernants; ils nous ont pour ainsi dire mûris pour jouir en paix des bienfaits de la belle Constitution que les législateurs de 1831 nous ont léguée.

Pour arriver à ce beau résultat il a fallu les efforts de tous; chacun a apporté sa pierre pour édifier ce monument dont on va bientôt célébrer l'existence pendant un demi siècle.

Mon écrit n'a d'autre but que de faire connaître le dévouement d'une phalange d'enfants du pays, qui a participé aux travaux fondamentaux de cet édifice.

Point de héros d'Homère ! Des étudiants, de simples artisans, de modestes ouvriers qui, animés des plus nobles sentiments, du plus pur patriotisme, ont fait bravement la campagne de 1830, et dont la plupart, après la prise d'Anvers, n'ont demandé d'autre récompense qu'un certificat constatant leur présence au

corps, pendant les différents combats auxquels ils avaient assisté, pour reprendre ensuite leurs travaux ordinaires.

D'autres, (et j'étais du nombre) ne croyant pas leur tâche terminée, sont restés au service du pays.

Nous avions parmi nous plusieurs français, et parmi eux pas mal d'anciens militaires. A ceux là, ma profonde gratitude. Ils ont laissé de leurs camarades sur le champ de bataille, d'autres ont versé leur sang pour nous.

J'ai toujours été leur ami et je n'ai jamais considéré comme étrangers des hommes qui, à côté de nous, exposaient leur poitrine aux balles de l'ennemi.

18 mai 1878.

B. CRUYPLANTS.

INTRODUCTION

Bien des fois j'ai remonté en souvenir vers l'époque de notre émancipation nationale ; souvent j'ai voulu confier au papier les faits dont j'ai été témoin, mais, toujours une indicible tristesse s'est emparée de mon âme et une profonde et insurmontable répugnance a fait tomber la plume de ma main. Mais aujourd'hui qu'une génération nouvelle est venue, en partie, remplacer la nôtre, je songe aux survivants, à mes camarades d'alors, qui, la plupart retirés au sein de leurs foyers, trouveront peut-être encore quelque joie, quelque bonheur à voir figurer leur nom si longtemps oublié, dans un récit impartial. C'est une justice tardive qui doit cependant leur être rendue, puisque, tous les ans la Belgique se réjouit d'un évènement qui, malgré ses détracteurs, a été la cause première du bien être répandu sur nos provinces et dont profite la génération actuelle.

14 juin 1860.

CHAPITRE I

LA LÉGION BELGE PARISIENNE. — SA COMPOSITION. — ARRIVÉE A PARIS DES EXILÉS BELGES. — LE BANQUET. — NOUVELLES ALARMANTES DU PAYS. — LES ENGAGEMENTS. — LA PÉNURIE D'ARGENT. — LES VERSEMENTS VOLONTAIRES. — LE DÉPART. — L'ARRIVÉE A LA FRONTIÈRE. — ENTRÉE DANS LA VILLE DE MONS. — ARRIVÉE A BRUXELLES. — DÉPART POUR LOUVAIN.

En septembre 1830, Bruxelles s'était affranchie du joug de la Hollande par ses quatre journées de glorieux combats; mais aux abois par suite de cette longue lutte, la capitale de la Belgique actuelle serait peut-être retombée sous la main de l'ennemi, si les auxiliaires des provinces et ceux du dehors, si les Belges enfin, qui étaient éloignés de leur patrie, n'étaient venus jeter leur épée et leur ardent patriotisme dans la balance.

Rien ne fait songer à la patrie, comme l'absence; que le pays est beau lorsqu'on le voit à travers le prisme du souvenir et lorsqu'on ne peut journellement le contempler! On l'aime d'un amour si pur..... Chaque compatriote devient un ami avec lequel on s'entretient du sol natal. Dans sa prospérité, on se

réjouit de son bonheur, mais, lorsqu'une épreuve pareille à celle de 1830 l'accable, oh ! alors, on ne consulte rien. Le cœur entraîne la tête et chaque enfant du pays ne voit et n'entend que la douleur de la mère patrie. La secourir ou mourir pour elle !.. voilà le cri qui sort de toutes les bouches ! Alors on devient un soldat volontaire et l'on grandit d'une coudée, lorsque la main saisit la garde d'une épée ou le canon d'un mousquet !!!

Ces sentiments nous animaient, nous les sept cent cinquante Belges qui habitaient Paris en septembre 1830, et qui formaient, sans autre appui que notre volonté, sans autre secours que nos ressources collectives, « *La légion belge parisienne.* »

Depuis les événements de Paris nous avons tous les yeux tournés vers la Belgique. Dans un des principaux établissements¹ fréquentés par les jeunes gens du pays on avait formé un comité qui prit le nom de « Comité belge. » Cette direction centrale avait été reconnue indispensable, elle rendit de grands services à notre cause. Une correspondance active s'établit entre la Belgique et nous ; nous étions au courant des moindres nouvelles. Le mouvement provoqué par le pétitionnement pour le redressement des griefs ne nous avait pas échappé ; puis vint le procès, suivi de la condamnation des rédacteurs et éditeurs du journal *le Courrier*. Tout semblait concourir à tenir les esprits en émoi, quand l'arrivée de

¹ Cet établissement, situé rue Grenelle St. Honoré, était tenu par le sieur Payel, un compatriote.

ces exilés belges¹ vint mettre le comble à l'émotion à peine contenue.

Ils furent regardés par chacun de nous comme les premières victimes d'une cause à laquelle nous nous étions voués corps et âme; et leur présence à Paris produisit un effet que je ne saurais décrire. Tous, nous voulions les voir, les féliciter, leur serrer la main. Un banquet leur fut offert dans les salons des « Vendanges de Bourgogne; » l'enthousiasme qui régna dans cette fête de famille ne peut s'exprimer. C'est là que l'on prit l'engagement formel d'aider à la délivrance du pays, au prix des plus grands sacrifices. Chaque convive reçut le ruban aux couleurs nationales et un grand nombre ne le quitta plus. Un incident curieux vint cependant jeter un certain froid sur l'entrain général. Une compagnie de gardes nationales fêtait l'élection de son nouveau capitaine dans une salle attenante; curieux de savoir ce qui se passait à côté d'eux, ces messieurs s'en informèrent et apprirent bientôt que c'étaient des Belges qui y buvaient à leur prochaine émancipation; n'écoutant que leur sympathie pour notre cause, ils firent ouvrir la cloison qui nous séparait et vinrent le verre en main trinquer avec nous à la réussite de nos projets. Dès que le premier moment fut passé et le calme un peu rétabli, survint un membre de cette compagnie, procureur du roi, fonctionnaire du nouveau gouvernement, qui prononça un discours par lequel il chercha

¹ Messieurs Depotter, Tielemans, Vande Weyer, Coché Mommens, Barthels.

à nous faire comprendre que nous aurions tort de compter sur l'appui du gouvernement français, qui était bien décidé à conserver les relations les plus amicales avec les puissances voisines. Ce specimen du système connu depuis, amena un nuage, bientôt dissipé, et ne fit qu'affermir l'assistance belge dans sa résolution de faire pour soi et par soi, ce que l'on n'avait jamais songé à demander aux autres.

Le bruit persistant, répandu dans tout Paris, des atrocités commises par les soldats du roi Guillaume dans un pensionnat de jeunes filles, à proximité de la capitale, mit le comble à la surexcitation. On voulait partir...! Naturellement, c'était une calomnie; néanmoins elle produisit son effet.

Dès le lendemain, les exilés furent adjoints au comité et travaillèrent avec le plus grand zèle à la réalisation de nos projets. On fit des quêtes journalières pour se procurer des fonds. On tint un registre¹ sur lequel on inscrivit le nom des volontaires. La fin d'août et le mois de septembre se passèrent dans ces préparatifs.

La première insurrection éclata sur ces entrefaites à Bruxelles et parut se calmer par la présence du Prince d'Orange; quant à nous, intimement convaincus que la séparation de la Hollande et de la Belgique était inévitable, et que la force seule en aurait décidé, nous

¹ Ce registre, sur lequel on inscrivait les noms des enrôlés volontaires, était tenu par Monsieur Renoz, mort à Liège en qualité d'échevin (1880). — Monsieur le conseiller Tielemans, ministre de l'intérieur sous le gouvernement provisoire, en avait la haute surveillance et possède peut-être encore ce document.

songions à passer des marchés, pour nous procurer des armes. La pénurie d'argent fit avorter la majeure partie de nos combinaisons; un temps précieux se passait en négociations avec des armuriers de Paris et de Liège, lorsqu'arriva finalement la grande nouvelle du combat que l'on soutenait dans Bruxelles contre l'armée du roi des Pays-Bas. On n'y tint plus. Le départ fut décidé! Les dons patriotiques, les versements faits par les volontaires, dont la plupart, simples ouvriers, avaient donné ce qu'ils possédaient¹, suffirent pour gagner la frontière à pied, en quatre étapes, et moyennant une rémunération de dix francs par personne.

Cette distribution faite, nous étions à bout de ressources². Le gouvernement français nous avait intimé la défense de traverser son territoire en troupe et en arme; on prit alors la résolution de diriger nos volontaires sur Valenciennes, par groupe de dix hommes à la fois et à une demi heure d'intervalle. On en expédia journellement un certain nombre; le point de départ était le pont de Flandre, Faubourg St.-Denis. Pendant quatre jours consécutifs, on vit ces petites bandes se diriger vers la frontière; elles y allaient à la garde de Dieu, mais pleines de confiance.

¹ Dans une quête que je fis le soir à l'établissement Payel, un ouvrier versa ses trois derniers francs dans mon chapeau; le suivant m'en remit cent, l'un comme l'autre sacrifièrent leurs dernières ressources.

² Lorsque le départ fut décidé, trois jeunes gens vinrent offrir leurs services. On ne put les inscrire sur le registre qui ne contenait que des noms belges. C'étaient les premiers Français qui se mêlèrent de nos affaires. Je cite avec reconnaissance les noms de Bignon, Beaumont et Peignot, qui firent la campagne avec nous.

Dans le but de s'organiser promptement, on donna le nom de section à chaque dizaine. Cette section avait son conducteur qui, muni de la bourse commune, en était à la fois le chef et le pourvoyeur. Partout, dans les villes comme dans la campagne, on reçut nos jeunes gens avec cette bienveillance sympathique qui caractérise surtout les Français du Nord, ces anciens belges du midi. Ce bon accueil soutint leur courage, et s'ils s'inquiétaient d'une chose, c'était des nouvelles du pays; s'ils importunaient quelqu'un, c'étaient les conducteurs des malles poste ou des diligences qui n'arrivaient pas toujours à l'heure réglementaire, attardés qu'ils avaient été par suite de l'ardente curiosité des nôtres.

Arrivés à Valenciennes, et sur le point de franchir la frontière, on dut songer à s'armer immédiatement; nos ressources pécuniaires étaient épuisées. Dans ce moment de crise apparut le comte Frédéric de Mérode, qui nous fit généreusement l'avance d'une somme de six mille francs, destinée à l'achat d'armes et de munitions de guerre. Pour nous les procurer les braves habitants de Valenciennes nous aidèrent de tous leurs moyens; et les dames, toujours compatissantes, remirent à nos médecins une quantité de linge et de charpie, dans la prévision de nos futurs besoins ¹.

Pendant que les achats d'armes s'effectuaient, trois de nos volontaires se rendaient à Quiévrain, et là, payant d'audace, se présentaient devant la Douane et la maréchaussée des Pays-Bas et leur offraient la

¹ Ces médecins étaient Messieurs De Haerne, De Caisne et Dardespinne.

cocarde belge avec tant d'aplomb et de résolution, que douaniers et maréchaussées jetèrent la cocarde orange pour attacher à leur chapeau l'emblème de notre naissante nationalité.

La population de Quiévrain acclama nos volontaires ; et le digne et respectable maître des postes, Monsieur François, leur fit un accueil plein de courtoisie. Ce premier pas fait, ils retournèrent passer la nuit à Valenciennes ¹.

L'arrivée des volontaires à Valenciennes, dont la renommée avait considérablement grossi le nombre, occasionna dans la ville de Mons un mouvement qui éclata le 30 septembre. Dans la soirée du même jour, le comte de Mérode se dirigea sur Ath, avec un détachement de 250 hommes des mieux armés. Par suite d'une insurrection, à laquelle prirent part les habitants de la ville et une partie des militaires belges de la garnison, cette forteresse tomba entre leurs mains et le comte de Mérode y reçut le meilleur accueil.

Le 1^{er} octobre, la colonne principale fit son entrée dans Mons aux acclamations de toute la population. On passa la nuit dans cette ville ; mais, chose triste à dire, notre premier pas sur le territoire belge devait être marqué par un conflit entre l'autorité militaire, provisoirement installée, et nous.

L'armement que nous nous étions procuré à grands frais sur la frontière, comprenant depuis le pistolet d'arçon jusqu'au tromblon, ne pouvait être d'un usage efficace devant un ennemi bien armé. On avait fait une

¹ Messieurs Bernard Cruyplants, Renoz et De Haerne.

demande au commandant de la place (depuis général Buzen), pour obtenir une partie des armes délaissées par la garnison captive. Il refusa d'en délivrer, sous prétexte qu'elles avaient été démontées; on lui offrit des hommes de métier, choisis parmi les volontaires, pour travailler au remontage pendant toute la nuit, même refus. Il nous avait promis une ou deux pièces de campagne et des munitions, il les refusa le lendemain. Enfin, après une vive altercation, on allait se résigner et partir pour Bruxelles, lorsqu'intervint Monsieur Delange, avocat, et plus tard membre de la représentation nationale, qui, par ses soins et son influence sur la garde urbaine, nous procura assez de fusils pour remplacer les plus défectueux. Cet honorable citoyen fit plus : nous étions fort pressés de nous remettre en route, c'est encore grâce à lui que nous avons pu obtenir des voitures pour transporter les hommes les plus fatigués. On quitta Mons; un des nôtres nous précéda, et, disposant en notre faveur la régence de la ville de Hal, obtint des voitures pour le transport à Bruxelles.

Dans la ville de Hal se trouvait un personnage se disant émissaire du gouvernement provisoire, qui nous pria instamment de continuer notre voyage sur Bruxelles où l'on était prévenu, disait-il avec assurance, de notre prochaine arrivée. On se remit en route et l'on entra dans la capitale vers une heure de la nuit. La troupe fut conduite à la caserne S^{te} Élisabeth; elle s'y trouva dans le dénuement le plus complet; personne ne nous attendait. La ville était sombre et triste. Pendant notre trajet, nous avons vu, à la lueur de

quelques réverbères allumés, flotter le drapeau belge à côté du drapeau noir des ambulances improvisées pendant les jours de combat. Après avoir passé le restant de la nuit dans cette caserne pillée et abandonnée, nos volontaires reçurent le lendemain des billets de logement chez les habitants.

Vers les deux heures de l'après midi, la légion se trouva réunie devant le palais, où elle fut passée en revue par le général Van Haelen, alors commandant des forces militaires de la capitale. Les officiers déjà en fonctions furent reçus par les membres du gouvernement provisoire. Le commandant de la colonne vint déposer entre leurs mains la délégation qui lui avait été donnée à Paris par le comité belge et se mettre à la disposition du gouvernement en demandant un chef ¹ *militaire* pour conduire la légion à l'ennemi ².

Ce fut à l'issue de cette audience que le général Van Haelen nous présenta le sieur Parent désigné pour nous commander.

Quelques jours se passèrent ensuite en pourparlers ; on eut de fréquentes réunions dans une maison particulière, sise au coin de la rue de la Montagne. Dans

¹ Le colonel Nypels avait, lors de notre passage à Mons, organisé la légion en cinq compagnies ; la colonne d'Ath devait fournir la sixième. Il en forma les cadres, me donna la première compagnie ; mais je conservai le commandement de la légion jusqu'à Bruxelles.

² Le comité belge à Paris avait soumis à l'élection des volontaires les chefs destinés à les conduire en Belgique. A la suite du vote qui eut lieu à cet effet, il commissionna les deux élus, dont l'un Monsieur Seghers suivit plus tard la colonne Mellinet, et l'autre Monsieur Bernard Cruyp-lants conduisit la légion à Bruxelles et fit la campagne sous les ordres du général Niellon.

ces conférences on traita les questions les plus urgentes, et on rechercha surtout ce qui pourrait jeter le désordre ou semer la défection parmi les troupes ennemies. C'est là que fut faite la proposition d'offrir un grade d'avancement à tout militaire belge qui quitterait l'armée des Pays-Bas. Le gouvernement provisoire ne tarda pas à prendre la proposition en sérieuse considération et lança un arrêté qui eut des suites déplorables pour cette armée.

L'armée ennemie occupait Malines; elle avait ses avant-postes à Vilvorde et dans les villages situés en arrière du canal de Willebroeck. Nos volontaires firent une reconnaissance sur Vilvorde, et après cette démonstration les éclaireurs hollandais se replièrent sur leur corps de bataille.

Le détachement d'Ath venait de nous rejoindre à Bruxelles; un certain nombre de jeunes gens, parmi lesquels se trouvaient plusieurs Liégeois et d'autres qui avaient déjà fait le coup de fusil pendant les journées de septembre, s'étant présentés, furent incorporés parmi nous. On forma de cet ensemble deux bataillons, forts chacun de 400 hommes, qui, sous les ordres de Monsieur Parent, quittèrent Bruxelles pour se rendre à Louvain, menacé, disait-on, par les troupes du général Cort-Heyligers.

La légion partit le 9 octobre à la chute du jour; arrivé à une petite distance du village de Cortenberg, on apprit qu'il était occupé par l'ennemi. On prit les dispositions d'attaque mais on n'y rencontra aucune défense; l'ennemi qui s'y trouvait ne se composait que de l'état-major du général Van Geen et des troupes

qui venaient de quitter Namur après une capitulation.

Ce fait, insignifiant en lui-même, démontrait déjà la résolution de nos jeunes gens et faisait bien augurer de leur future conduite.

La légion n'arriva à Louvain que le 10, dans la matinée. Trois jours après on fit une sortie de nuit dans l'espoir de surprendre les avant-postes ennemis; on les rencontra au point du jour près du pont de Thildonck, situé sur le canal. On échangea quelques coups de fusil; on chassa les avant-postes, mais on n'y trouva plus le canon que nous espérions capturer et que la rumeur publique avait placé en cet endroit. A la suite de cette sortie le sieur Parent quitta la légion ¹.

¹ Monsieur Parent n'avait pas la sympathie des volontaires; sa manière d'agir en éloigna bon nombre de nos rangs; après la sortie de Louvain sur Thildonck, le gouvernement provisoire le rappela; il ne reçut plus de commandement dans la suite.

CHAPITRE II

RENCONTRE DE NIELLON A LOUVAIN. — LES OFFICIERS DE LA LÉGION VONT LUI OFFRIR LE COMMANDEMENT. — IL ACCEPTE CONDITIONNELLEMENT. — IL EST NOMMÉ LIEUTENANT-COLONEL. — IL REÇOIT DU GOUVERNEMENT LE COMMANDEMENT DES VOLONTAIRES RÉUNIS A LOUVAIN. — ENTRÉE EN CAMPAGNE. — HEYST-OP-DEN-BERG. — JONCTION DU COMTE DE MÉRODE, JENNEVAL, ETC. — SURPRISE DE LIERRE. — ATTAQUE ET DÉFENSE. — COMBAT DU 18 OCTOBRE. — PRISE DU CIMETIÈRE. — ARRIVÉE DES COMPAGNIES CAMPINOISES.

Pendant ce temps une compagnie se recrutait à Louvain. Elle avait pour chef Charles Niellon. C'était un ancien militaire, homme de bon sens et de résolution; Français, il est vrai, mais tout dévoué à notre cause. Se trouvant sans chef et fatigué de son inaction, notre corps d'officiers se réunit et alla d'un commun accord lui offrir le commandement de la légion; il accepta conditionnellement et se rendit à Bruxelles. Le gouvernement lui conféra le grade de lieutenant-colonel, lui donna le commandement des

troupes réunies à Louvain et en même temps des instructions pour entrer en campagne ¹.

La totalité des forces disponibles à Louvain pouvait s'élever à 800 ou 900 hommes. On en forma un régiment qui prit la dénomination de « 1^{er} régiment de corps francs ; » il fut divisé en trois bataillons et organisé de la manière suivante : le corps de Niellon, auquel on avait adjoint la compagnie de Diest, commandée par Van den Hove, et celle d'Aerschot commandée par Eugène Van Ophem, forma le premier bataillon ; il fut placé sous le commandement de Leitzbach, ayant Van der Gheen pour adjudant-major. La légion fournit le reste du régiment. Le deuxième bataillon eut pour commandant, Bernard Cruyplants, pour adjudant-major Baillet. Le troisième bataillon était commandé par Mouvet, Fichaux en était l'adjudant-major.

¹ Les troupes placées sous les ordres du lieutenant-colonel Niellon prirent la dénomination de « troisième colonne combinée. » Son cachet portait. « Émancipation des peuples. » Avant de quitter Louvain, un certain nombre de Français était venu se joindre à nous. C'étaient d'abord Lagrange, Becquet et Chapelle ; puis Pezé, qui habitait Bruxelles ; ensuite le comte de Bourcet, De Waremmé, Brutinel-Nadal, Bourdon, Bouton, Hervieux, Colos, les frères Smith, Thomas et James, Irlandais d'origine. Pour bien faire comprendre la diversité des éléments dont se composait la légion belge parisienne, il est indispensable d'entrer dans quelques détails. A l'exception des Français cités plus haut, la légion se composait exclusivement de Belges ; mais après notre départ, le comité changea de personnel et se composa de nationaux établis à Paris ; ces Messieurs expédièrent sur la Belgique les volontaires qui se présentaient, sans s'enquérir de leur origine. On en réunit un certain nombre à Bruxelles, qui marchèrent sur les Flandres, sous les ordres du vicomte de Pontécoulant ; mais la plupart n'arrivèrent qu'après la prise d'Anvers.

Il y avait en outre une section d'artillerie composée de deux pièces de campagne, d'un faible calibre. Elle était sous le commandement de Kessels.

La force belge en ce moment ne dépassait pas un millier d'hommes et elle allait cependant porter un coup mortel dans le flanc de l'ennemi. Nous étions sans cavalerie pour nous éclairer, mais nous avions pour nous la sympathie des populations.

Le 14 octobre on marcha de Louvain sur Aerschot. Le 15 octobre, on se porta sur Betecom et Busschot; le 16, la colonne se rendit à Heyst-op-den-Berg, où elle fut rejointe par le comte Frédéric de Mérode accompagné de Berckmans de Lierre, de Jenneval et de Pierre Dansaert de Bruxelles, de Matta et de Van der Vrecken, de Borremans, (ce dernier belge de naissance), tous deux officiers français en congé temporaire en Belgique ¹.

Après une marche rapide, on se trouva le même jour, 16 octobre, vers les 4 $\frac{1}{2}$ heures aux portes de Lierre et l'ennemi fut sommé de rendre la ville. Surpris, étonné, il demanda deux heures pour capituler; on lui accorda vingt minutes. Ce laps de temps écoulé on braqua le canon sur une des portes. L'ennemi ne

¹ Le 15 octobre, entre Begynendyck et Heyst-op-den-Berg nous fîmes la rencontre de quatorze sous-officiers qui venaient de quitter l'armée des Pays-Bas; ils étaient bien équipés, bien armés et animés des meilleurs sentiments. Mais ils se rendaient à Bruxelles pour profiter du décret du gouvernement provisoire qui leur accordait un grade d'avancement; aussi ont-ils pu, pendant toute leur carrière, nous opposer leur ancienneté de nomination.

résista plus et se retira sur Anvers. A peine avions nous pris possession de la ville que la cavalerie hollandaise, envoyée en toute hâte, se présenta au faubourg de Malines; mais les portes étaient déjà solidement occupées par nous, et, voyant qu'elle n'avait rien à gagner par l'intimidation, elle tourna bride. Le reste de la journée se passa dans la joie que nous partagions avec les habitants de la ville.

La ville de Lierre est située au confluent des deux Nèthes; anciennement fortifiée, puis démantelée sous le règne de l'empereur Joseph II, elle a conservé ses remparts aplanis plantés d'arbres, qui sont devenus des promenades publiques; de larges fossés remplis d'eau l'entourent encore. Dans la position que nous occupions pour le moment, son front d'attaque s'étendait de la porte de Moll à celle de Lips.

La communication avec l'intérieur du pays était restée libre par la porte de Louvain, située sur la rive gauche de la grande Nèthe. Le front d'attaque décrit plus haut fut occupé de la manière suivante : une compagnie du premier bataillon, commandée par De Valck, défendit la porte de Moll. Le deuxième bataillon, commandant Bernard Cruyplants, occupa le rempart de Moll, la porte de Malines et la moitié du rempart d'Anvers. Le troisième bataillon, commandant Mouvet, occupa l'autre partie du rempart touchant la droite du deuxième bataillon. Le premier bataillon, commandant Leitzbach, occupa le rempart et la porte de Lips; sa droite s'étendait jusqu'à la jonction des deux Nèthes. A chaque porte on avait élevé un retranchement, et celles de Malines et d'An-

vers reçurent chacune l'appui d'une pièce de campagne.

L'admirable instinct de nos volontaires vint au secours de la faiblesse de notre position, devenue tout à fait défensive; ils creusèrent dans le terre plein du rempart une large tranchée qui les masqua en partie à la vue et aux coups de l'ennemi.

Le lendemain, 17 octobre, un dimanche et jour de la fête patronale de St-Gommaire, fut employé à l'organisation des différents services. Le capitaine d'infanterie Godard, passé dans nos rangs, fut nommé commandant de la place. Les volontaires, logés chez les habitants, furent nourris par eux, mais ne reçurent plus l'autorisation de quitter les remparts de la ville. Ce même jour, vers les deux heures de relevée, une démonstration eut lieu de la part des Hollandais; elle n'eut aucun succès.

Le 18, vers les dix heures du matin, l'ennemi se présenta en force et nous attaqua sur tous les points à la fois. On résista vigoureusement; la fusillade fut vive et soutenue; nos pertes devenaient sensibles. Sur l'ordre donné par le commandant en chef, les habitants barricadèrent les rues pour faciliter la défense, si l'ennemi parvenait à forcer l'enceinte.

En se rapprochant de la ville, l'ennemi s'était rendu maître du cimetière situé hors la porte de Malines, et de ce point il faisait beaucoup de mal aux défenseurs de cette porte. Dans le moment le plus critique, le lieutenant-colonel Niellon arriva sur les lieux, et dit au commandant du poste qui l'informa de l'état des choses : « Résistons tant que nous pouvons, et si nous sommes forcés je suis décidé à défendre la ville ou à m'en

sevelir sous ses décombres. » La fusillade continua sans interruption ; nos balles touchaient rarement les soldats ennemis postés derrière les murs du cimetière ; par une fâcheuse coïncidence, notre unique pièce n'avait plus de munitions et ne lançait que de la mitraille apportée par les habitants. Le jour touchait à son déclin, il était quatre heures de relevée. Le commandant en chef proposa de faire une sortie. On réunit les hommes de bonne volonté, (j'en pris le commandement) ; on les forma, puis on s'élança sur le cimetière d'où l'on chassa l'ennemi !... Alors tout changea d'aspect. La journée qui avait été longtemps indécise, finit par une victoire, (fait d'armes pour lequel la Croix de fer me fut décernée).

Le lieutenant-colonel Niellon, témoin du combat que je viens de relater, nomma sous-lieutenants les volontaires Lagrange et Chapelle, (le premier lieutenant-colonel d'infanterie aujourd'hui ; le second tué au champ d'honneur à Lubbeek, le 12 août 1831 ; deux Français amis et camarades, venus avec nous de Paris).

Pendant la nuit on démolit les obstacles et l'on coupa les arbres qui avaient servi à abriter les tirailleurs hollandais durant le combat de la journée ¹. Le lendemain 19, l'attaque ennemie vint de nouveau échouer à la porte d'Anvers et à celle de Lips, d'où notre premier bataillon fit une sortie qui força l'artillerie hollandaise à une retraite précipitée.

¹ Le 18 octobre, le neveu du lieutenant-colonel Niellon se trouva parmi les morts. Le 19, un boulet de canon nous enleva le brave et regretté Jenneval, l'auteur des paroles de la Brabançonne.

Le même jour, vers les cinq heures de relevée, survint la compagnie de Louvain, commandée par Monsieur V. L...; comme elle refusait de se rendre au bivouac, la régence la fit loger chez l'habitant ¹.

¹ La compagnie de Louvain se conduisit mal; il y eut toutefois d'honorables exceptions; je cite entre autres le lieutenant Verbruggen qui reçut par la suite un brevet d'officier dans l'armée; mais l'esprit qui animait les hommes était détestable. Je regrette de devoir ajouter que si cette troupe n'avait pas existé, nous n'aurions pas eu à déplorer le seul crime dont notre révolution se soit souillée, la mort du commandant de place Gaillard.

Arrivée le 19 octobre au soir, cette compagnie s'attroupa devant l'hôtel de ville de Lierre, en criant et vociférant des menaces contre les orangistes. C'était la première fois que nous entendions parler de pillage et de vengeance. Le lieutenant-colonel Niellon, qui avait son quartier général à l'hôtel du Faucon, et près duquel je me trouvais en ce moment, me dit: « Nous allons faire cesser ce bruit; emmenez les; qu'ils aillent bivouaquer sur les remparts, à côté des vôtres. » Je descendis sur la place, et après avoir demandé à parler à leur chef, je me fis connaître, en lui faisant part des ordres du commandant supérieur.

La bande m'entoura et m'étourdit de ses cris; il leur fallait mille faveurs pour récompenser leur zèle; ils ne prétendaient pas bivouaquer après une longue et pénible marche. (Ils venaient d'Heyst-op-den-Berg!) Le bourgmestre, Monsieur Van den Brande, intervint, leur promit le logement chez l'habitant; un échevin alla faire la même proposition au lieutenant-colonel Niellon qui l'accepta; enfin on leur apporta cette nouvelle. Le cercle, qui m'entourait, s'élargit et je pus retourner à l'hôtel pour rendre compte au commandant en chef de mon brillant accueil et des nobles sentiments qui animaient cette bande, puis je retournai à mon bivouac, à la porte de Malines.

Le lendemain, la compagnie de Louvain se réunit cependant et vint prendre place à la gauche de mon bataillon. Certes, j'étais désireux de voir ces braves en face de l'ennemi; je leur réservai pour la première sortie l'honneur de l'avant-garde. Cette sortie tant désirée eut lieu le 22 octobre.

Vers deux heures de relevée, Niellon m'appela près de lui, me donna des instructions pour une sortie simultanée et me parla constamment de la porte d'Anvers au lieu de celle de Malines par laquelle mon bataillon devait se porter sur Linth. L'ordre écrit doit vous être parvenu, me dit-il,

Le 20 octobre, l'ennemi ne se représenta pas ; cependant nous étions sur le qui vive... Un beau soleil d'automne dorait la campagne et le calme de cette belle

votre adjudant-major en aura pris connaissance, le mouvement aura déjà commencé ; je me portais donc rapidement à la porte d'Anvers, où je comptais prendre le commandement de la colonne, lorsque le lieutenant Lefebvre du premier bataillon, laissé à la garde de ce poste, me dit : « Tout le monde est en marche, votre bataillon est sorti par la porte de Malines. » Je pris promptement le rempart pour rejoindre ma troupe, lorsque soudain j'entendis la fusillade !!! Je crois ne jamais avoir éprouvé une aussi cruelle anxiété : je compris toute l'importance de cette fatale méprise. J'arrivai enfin sur les lieux et je m'aperçus que le désordre était complet ; les rangs étaient rompus ; chaque soldat, en cherchant un abri, soit derrière les arbres, soit dans les fossés de la route, tirait dans la direction de l'ennemi. C'était une vraie déroute causée par l'avant-garde qui, aux premiers coups de feu, avait lâché pied et s'était rejetée sur la tête de la colonne. Les officiers de mon bataillon parvinrent cependant à rétablir un peu d'ordre et, dès que nous fûmes débarrassés de ces fuyards, on se porta en avant. Arrivé près d'un hameau, dépendant du village de Linth, on se trouva devant des forces supérieures bien établies et nous barrant la route. Une vive fusillade s'engagea sur ce point ; il fallait s'arrêter ou rétrograder. Toujours, pendant ces affaires, les officiers devaient payer de leur personne et montrer l'exemple. C'est ainsi qu'en nous avançant dans un champ, qui nous mit à découvert, nous reçûmes une décharge à brûle pourpoint et que, sur sept volontaires, cinq furent tués ou mortellement blessés. J'ordonnai de faire avancer la pièce de campagne qui suivait la colonne ; mais, l'exemple donné par l'avant-garde était devenu contagieux ; l'officier d'artillerie, craignant pour la sûreté de sa pièce, avait regagné la chaussée et se trouvait à trop grande distance pour nous être utile ou nous aider dans ce moment. Alors, on songea à enlever les blessés et l'on retrograda vers la ville en prenant position en avant du faubourg. Nous avions eu affaire à une division de troupes coloniales hollandaises qui étaient venues rejoindre l'armée du duc de Saxe-Weimar.

L'irritation du lieutenant-colonel Niellon fût grande lorsqu'il vint en personne se rendre compte de notre insuccès. Je reçus les premiers reproches ; mais, dès qu'il eut repris son calme et qu'il eut connu les causes de cet échec, il examina plus froidement la situation. Il dicta une proclamation, qu'il ordonna de faire afficher aux coins des rues de la ville, et par

journée contrastait singulièrement avec les alarmes des jours précédents ! J'accompagnai vers midi, le comte de Mérode, qui venait de recevoir l'avis de l'ar-

laquelle il fit connaître que la compagnie de Louvain, s'étant déshonorée dans le combat de ce jour, ne faisait plus partie du corps sous ses ordres et devait quitter la ville sur le champ. La régence, toujours animée d'un esprit de conciliation, parvint après une démarche, à obtenir le retrait de la proclamation précitée; mais il resta inébranlable dans sa résolution d'éloigner la compagnie qui dut s'en aller de Lierre. Elle partit le lendemain, au point du jour, pour Malines où bientôt elle se signala par son esprit de désordre.

Lors de notre entrée dans Anvers, qui eut lieu le 27 octobre à 7 $\frac{1}{2}$ heures du matin, nous vîmes, vers l'heure du midi, ces mêmes hommes y faire leur apparition traînant sur la grand'place une pièce de canon qu'ils avaient trouvée abandonnée par les Hollandais. Le malheureux commandant Gaillard, qui s'était retiré à Anvers, eut l'imprudence de se montrer en public; il fut reconnu et poursuivi par les Louvanistes; il se refugia à l'hôtel de ville, d'où on le fit disparaître en le confiant au concierge. Quelques-uns de nos hommes de service suffirent pour chasser cette tourbe; dès que le bombardement eut commencé, ces braves se retirèrent sur Malines où ils séjournèrent les jours suivants. Là, ils retrouvèrent le même commandant Gaillard, qui, en compagnie de plusieurs officiers belges de la garnison d'Anvers, se rendait à Bruxelles pour faire sa soumission au gouvernement provisoire; il fut arrêté à l'hôtel de la couronne impériale et conduit à Louvain..... On connaît sa fin tragique.

Cependant il n'était pas coupable : voici le fait; je le tiens de l'auteur involontaire de ce triste événement, qui cependant, n'avait fait que son devoir, le colonel Berents. Cet officier était adjudant major dans un régiment, dont le dépôt se trouvait à Louvain; il y instruisait les recrues d'un bataillon. L'insurrection de Bruxelles se présentant d'une manière menaçante pour l'armée des Pays-Bas, on prit ses précautions à Louvain comme ailleurs; le poste de la garde de police de la caserne avait reçu des cartouches. Le commandant Gaillard l'ignorait. Un mouvement populaire eut lieu à Louvain, la foule se rendit chez le commandant de la place, qui se trouvait dans son bureau, pour lui demander des armes. Il lui fut répondu qu'on n'en possédait pas; elle insista. Le commandant eut l'imprudence de lui dire. « Allez au dépôt, vous en trouverez. » Le peuple, sur cette affirmation, se porta vers la caserne où logeait le bataillon de recrues. Berents

rivée des compagnies campinoises ; nous nous étions rendus à la porte de Louvain pour leur souhaiter la bien venue. Ces compagnies étaient au nombre de quatre. La première, de Wèsterloo, commandée par Dufour ; la seconde, de Meerhout, commandée par Bervoets ; la troisième, de Gheel, avait pour commandant Verbist ; la quatrième, de Moll, avait pour chef Van Geenspel. Le capitaine Falhaut commandait le corps nommé « Chasseurs noirs. » C'était un nouveau renfort de 200 hommes, parmi lesquels se trouvait un certain nombre d'excellents tireurs. Tous ces volontaires campagnards étaient animés des meilleurs sentiments et remplis de bonne volonté ; ils vinrent prendre place sur les remparts, près de la porte de Moll.

Depuis le 19 au soir, nous avions été informés de l'entrée d'une colonne belge à Malines ; le plus grand calme avait régné pendant la journée du 20, lorsque le 21 octobre, vers les deux heures de l'après midi, le canon gronda dans la direction de l'ouest. Les campinois demandèrent et obtinrent la faveur d'aller en reconnaissance et ne rentrèrent qu'après avoir longé la Nèthe pendant une heure. On croyait d'abord à un engagement du côté de Duffel ; mais le soir, un courrier nous apporta la nouvelle que les Belges étaient vainqueurs et avaient passé de vive force la Nèthe au

fit fermer les portes du quartier ; la foule furieuse voulut les enfoncer, la garde de police fit feu, quelques hommes tombèrent. Ensuite le peuple se répandit en ville en vociférant et en accusant le commandant Gaillard de complicité dans ce qu'on appelait une trahison.

pont de Waelhem ¹ sous les ordres du général Mellinet, commandant la seconde colonne combinée.

Dès ce moment le succès nous parut assuré. L'ennemi se tenait encore dans les villages qui environnent la ville de Lierre, et surtout dans ceux qui se trouvent dans la direction d'Anvers. Le 22, nous fîmes une sortie simultanée par les portes d'Anvers et de Malines, sur Broechem et Linth. La première colonne réussit à faire lâcher pied à l'ennemi. La seconde, qui s'était dirigée sur Linth, précédée de la compagnie de Louvain, vit promptement le désordre se mettre dans son avant-garde, elle soutint le combat malgré ce contretemps, mais elle fut enfin ramenée sans obtenir le résultat que l'on était en droit d'espérer ².

La journée du 23 se passa sans être inquiétée de la part des Hollandais; mais, un évènement aussi singu-

¹ Militairement parlant, le passage de vive force à Waelhem n'était pas indispensable, les Nèthes étant franchies à 6 kilomètres en amont; mais ce n'en fut pas moins un brillant combat livré par les volontaires du général Mellinet. Parmi eux se trouvait la compagnie des luxembourgeois, commandée par Claisse. Le combat durait depuis un certain temps, on se fusillait d'une rive à l'autre de la Nèthe, lorsque Ferdinand Nothomb s'emparant du drapeau des luxembourgeois, s'élança sur le pont et, suivi des siens, franchit la Nèthe, attaqua l'ennemi de front et le força à la retraite. Certes le pont de Waelhem n'était pas le pont d'Arcole et la Nèthe n'était pas l'Adige! Mais la mitraille des Hollandais en 1830 n'était pas plus tendre que les balles des Croates en 1796.

Le brave Tailler est encore un des survivants de cette valeureuse phalange. Mon ami Monard y fut grièvement blessé. Parmi les malinois qui avaient fourni leur contingent à cette attaque, se trouvait Monsieur Pen-sius, un des meilleurs tireurs de la ville, qui se signala par son sang froid et la justesse de son tir; il manqua rarement le soldat ennemi qui se trouvait à la portée de son fusil.

² Nous avons décrit cette sortie, dans une note précédente.

lier qu'imprévu, faillit provoquer parmi les volontaires un mécontentement qui aurait pu avoir des suites funestes pour notre cause. Depuis la dernière paye faite à Louvain le 13 octobre, la troupe n'avait plus reçu de solde; cependant, grâce à la générosité des habitants de Lierre et aux sacrifices pécuniaires faits par les officiers qui partageaient leurs propres ressources avec le soldat, celui-ci se comportait bien et supportait sans se plaindre les fatigues de la journée et les bivouacs de la nuit, lorsque l'arrivée de Monsieur Jean De Neef de Louvain vint jeter le trouble parmi les hommes. Ce personnage apporta quelques blouses et une certaine somme d'argent. Avant de faire la distribution d'effets et de solde, le commandant en chef avait, dans l'intérêt du trésor, réclamé la signature de chaque participant. Les volontaires, dont un grand nombre n'était nullement intentionné d'embrasser la carrière des armes, s'effrayèrent à la seule pensée de compromettre leur avenir et refusèrent de signer, disant ne pas vouloir engager leur liberté d'action, décidés qu'ils étaient de se retirer et de reprendre leur position antérieure, après avoir donné le coup de collier pour aider à mettre les Hollandais à la porte ¹. L'influence des officiers et un ordre du jour du lieutenant-colonel Niellon parvinrent cependant à les calmer.

¹ Dans leur langage figuré, ils se servaient toujours de cette expression.

CHAPITRE III

DÉPART DE LIERRE. — JONCTION AU VIEUX-DIEU AVEC LE CORPS DU GÉNÉRAL MELLINET. — RENCONTRE DE L'ENNEMI. — ESCARMOUCHE. — DISPOSITIONS DE COMBAT. — COMBAT DE BERCHEM. — LE COMTE DE MÉRODE MORTELLEMENT BLESSÉ. — L'ENNEMI SE RETIRE SUR ANVERS.

Les Nèthes étant franchies par les deux colonnes combinées, il s'agissait maintenant de se porter en avant sur toute la ligne.

Le 24 octobre, huit jours après notre arrivée à Lierre, on sortit définitivement de la ville pour se porter sur Anvers. La colonne Mellinet s'empara du village de Contich et celle de Niellon vint faire sa jonction avec elle au Vieux-Dieu ; il était environ deux heures de relevée. Pendant que le corps de Mellinet se portait en avant dans la direction du village de Berchem, nos deuxième et troisième bataillons prirent à droite, pour se déployer dans la campagne qui précède le faubourg de Borgerhout, rencontrèrent l'ennemi, le chassèrent et vinrent s'établir en avant d'un ancien

castel appartenant à Monsieur Werbrouck où ils passèrent la nuit.

Le 25, vers les huit heures du matin, le canon gronda sur la chaussée de Malines et bientôt le combat s'engagea sur tout le front. Les troupes, sous le commandement du général Mellinet, formaient le centre et la gauche de la ligne de bataille. A l'extrême gauche et dans la direction de Wilryck se trouvaient les volontaires du Luxembourg. Notre corps formait l'aile droite. Placé par inversion, notre premier bataillon touchait par sa gauche les troupes de Mellinet. Les deux autres bataillons s'étendaient depuis la maison de campagne de Monsieur Werbrouck jusqu'en face du faubourg de Borgerhout, que l'ennemi occupait en force.

Les environs d'Anvers n'ont point de plaine continue; chaque champ est entouré d'arbres et la campagne ressemble à un gigantesque damier. Ce terrain nous était on ne peut plus favorable; nous n'avions pas la prétention de former des lignes de bataille et de manœuvrer comme des soldats consommés; loin de là! Mais nous savions déjà profiter des accidents de terrain pour atteindre l'ennemi. Notre ligne déployée était placée en avant du château Werbrouck qui nous servait en même temps d'appui et d'ambulance pour nos blessés. Le combat continua toute la matinée avec des chances diverses; nous possédions une pièce de campagne et des munitions en abondance. Vers midi, la canonnade opposée devint si violente, que nous fûmes obligés de faire coucher nos jeunes gens à plat-ventre, pour les garantir de ses coups; un boulet

ennemi faillit démonter notre unique pièce; la commotion renversa le jeune fils du major Kessels, âgé de 12 à 13 ans, et le couvrit de terre; je crus l'enfant tué, mais il se releva en riant. Ce long combat de pied ferme nous coûta du monde; il fallait sortir de cette position fâcheuse. Les compagnies des bataillons se détachaient par fractions pour couvrir la ligne; puis, gagnant du terrain, se rendaient maîtresses soit d'un bouquet d'arbres, soit d'un champ boisé; ensuite on leur envoyait du secours pour maintenir la position nouvellement occupée. On continua ainsi à s'avancer, au point de menacer de flanc les pièces ennemies qui nous causaient tant de dommages. C'est en exécutant un de ces mouvements que nous perdîmes notre d'Assas, notre Latour d'Auvergne, le comte de Mérode !

Le comte de Mérode, d'un caractère calme, froid, mais toujours animé de cet esprit chevaleresque qui l'avait déjà fait remarquer entre les plus braves, avait, en compagnie d'une demi douzaine de volontaires, parmi lesquels se trouvaient quelques anciens militaires, déjà soldats éprouvés, poussé jusqu'au point où finit aujourd'hui la promenade longeant le chemin de fer. Là se trouve encore une maison de campagne précédée du côté du midi d'un étang ou très large fossé. Une compagnie hollandaise, qui s'y était postée, voyant déboucher nos tirailleurs, fit un feu roulant sur eux. Le malheureux comte reçut à la cuisse une balle qui lui fractura l'os; il tomba, disant à Bourcet « blouse blanche, je suis blessé. » Les volontaires Bourcet et Smith le saisirent et le portèrent en arrière pour le déposer hors des atteintes des balles

ennemies. Les autres tinrent ferme et l'on put transporter ensuite le comte Frédéric dans une maison de campagne sur la chaussée de Malines ¹.

¹ On a tant écrit sur les derniers moments de ce personnage illustre que la vérité aura peine à se faire jour. Un auteur belge lui fait, même étant blessé, prononcer un discours par lequel il enflamma le cœur des assistants et fut la cause d'une brillante charge de notre cavalerie. Pauvre cavalerie ! Elle se composait de trois dragons ou hussards passés dans nos rangs et portant comme nous tous la blouse du volontaire. Le premier cavalier fut tué à Duffel dans une pointe qu'y poussa, malgré nous, le major Kessels et où il perdit la moitié de son monde. Le deuxième fut tué à Berchem, en portant un ordre. Le troisième a survécu, il s'appelait Lombard. J'ignore ce qu'il est devenu. Les choses se sont passées d'une façon bien plus simple. Le comte Frédéric de Mérode n'exerçait point de commandement lorsqu'il fut blessé à Berchem, il se trouvait avec une poignée de volontaires, mais tous hommes d'élite : Bourcet, qui portait une blouse blanche ; les deux frères Smith ; les frères Frétin, dont l'aîné fut tué le surlendemain à Anvers ; le septième était, je crois, son domestique. C'est de la bouche de ces Messieurs que je tiens ce qui va suivre : en tombant, il dit à Bourcet : « blouse blanche, je suis blessé. » Une balle venait de lui fracturer l'os de la cuisse. Bourcet et James Smith le soulevèrent et le déposèrent hors d'atteinte des balles ennemies. Il dit ensuite : « j'étouffe. » On lui ôta sa cravate, puis il demanda à boire. Les volontaires le transportèrent dans une maison de campagne, où les médecins lui firent le même jour l'amputation de la cuisse. Le comte Frédéric mourut à Malines quelques jours après. On l'enterra à Berchem ; nous étions encore à Anvers. Le régiment, qui avait pris le nom de « chasseurs Niellon, » assista à ses funérailles ; la cravate du comte attachée au drapeau en souvenir, y resta.

Les chasseurs Niellon, ayant pris rang dans l'armée sous la dénomination de 2^{me} régiment de chasseurs à pied, conservèrent ce drapeau pendant la campagne de 1831 ; puis on l'envoya au dépôt. En 1839, le régiment étant venu rejoindre son dépôt à Gand, on trouva un jour dans les combles des magasins ce noble débris, la cravate y tenait encore. Les anciens officiers des volontaires, indignés de cette profanation, firent une démarche auprès du chef de corps, pour retirer de l'oubli cette précieuse relique. Une députation d'officiers se rendit à Bruxelles et vint offrir ce drapeau à la famille de Mérode, et depuis 1839 on l'expose annuellement pendant les fêtes de septembre au-dessus du mausolée du comte Frédéric.

Le combat continua sur tout notre front, on y obtint du succès; mais un danger nouveau menaça notre droite. La vigie, placée dans la tourelle du petit château, nous signala la cavalerie ennemie sortant du faubourg; elle arriva au trot de ses chevaux. Une bonne compagnie commandée par Bignon fut envoyée contre elle. Ce brave officier posta si bien son monde et reçut la cavalerie avec un feu si nourri, qu'elle tourna bride et ne reparut plus.

La journée était près de finir; le bruit de la mort du comte de Mérode circula dans nos rangs. Un grand

J'ai particulièrement connu le comte de Mérode; je lui fus présenté à Paris, pendant que nous recrutions nos volontaires; il arriva en même temps que nous à Valenciennes, où il avança une forte somme pour l'achat des armes. Il partit pour Ath, puis se rendit à Bruxelles. L'ayant rencontré dans cette ville et lui ayant demandé un instant d'entretien, il me répondit : « je loge chez mon frère et je ne sais quand je serai libre. Donnez-moi votre adresse, j'irai chez vous, nous y causerons mieux. » Il vint dans la même soirée me voir chez un de mes oncles. Dans notre conversation, il me dit : « On veut me garder ici, mais mon intention n'est pas de rester à Bruxelles. Vous vous porterez bientôt en avant, je viendrai vous rejoindre. » Il le fit en effet et se trouva avec nous aux portes de Lierre.

Pendant notre séjour dans cette ville je le vis tous les jours; mais le dimanche au matin, 24 octobre, l'apercevant sur la place, j'allais à lui pour lui présenter mes hommages, lorsque l'adjudant du lieutenant-colonel Niellon vint m'appeler de sa part. Je me rendis chez le commandant en chef et je ne revis plus le comte Frédéric. Après la reddition d'Anvers j'obtins un congé de quelques heures. Je courus à Malines pour y embrasser mes parents; je me rendis ensuite à l'hôtel de la Grue, mais il était de toute impossibilité d'approcher du comte; il était déjà au plus mal.

En 1847, le neveu du comte Frédéric, aujourd'hui Monseigneur de Mérode, camérier du Pape, servait avec moi au régiment d'élite; pendant une nuit passée ensemble au corps de garde, je lui racontai ce qui précède; je reçus ensuite en souvenir le buste de notre regretté patriote.

nombre de nos camarades, dont les noms resteront toujours ignorés, venait de se sacrifier pour la patrie, quantité de blouses jonchaient le sol et formaient une grande ligne bleue. On continuait à se battre, lorsque à la tombée de la nuit une pluie fine et froide vint enfin terminer le combat. On était sans nouvelles du centre; depuis longtemps nous n'avions reçu aucun ordre, lorsqu'un bruit singulier vint frapper nos oreilles. On disait la bataille perdue, le premier bataillon dispersé, le centre en pleine retraite ! Ce qui mit le comble à nos inquiétudes, ce fut l'arrivée du seul cavalier que nous avions encore, et qui, au lieu de nous apporter quelques renseignements, vint prendre le jeune Kessels de la part de son père, mit l'enfant en croupe et retourna au galop, sans vouloir répondre à nos interpellations.

Il fallait songer à prendre des dispositions pour la nuit. On tint conseil, on décida que les postes avancés seraient rappelés, et que l'on se rapprocherait en bon ordre de la chaussée de Malines en emmenant la pièce de canon.

A peine avions-nous fait une centaine de pas dans cette direction, que le général Mellinet vint lui-même nous rassurer en nous annonçant que la victoire était complète et que l'ennemi était en pleine retraite sur Anvers.

Après avoir laissé un poste à l'ambulance, on passa la nuit au Vieux-Dieu. La pluie qui détrempait le sol et pénétrait dans les vêtements, avait, autant que les privations d'aliments, fait éloigner plus d'un des nôtres; mais le lendemain au petit jour nous vîmes flotter le drapeau belge sur le moulin de Berchem.

CHAPITRE IV

MARCHE EN AVANT. — ENTRÉE DANS LE FAUBOURG DE BORGERHOUT. — FUSILLADES. — MOUVEMENT POPULAIRE EN VILLE. — ENTRÉE DANS ANVERS PAR LA PORTE DE BORGERHOUT. — ARRIVÉE DE LA COLONNE MELLINET PAR LA PORTE DE MALINES. — RÉUNION D'UN CONSEIL DE GUERRE A L'HOTEL DE VILLE. — DISCUSSIONS VIVES. — ARRIVÉE D'UN ENVOYÉ DU GÉNÉRAL CHASSÉ. — BOMBARDEMENT. — CAUSES ET SUITES.

Vers les dix heures du matin, chacun ayant repris sa place, le corps de Niellon se remit en marche et prit possession du faubourg de Borgerhout sans brûler une amorce. L'enthousiasme des habitants était extrême, leur faubourg était sauvé ! Cependant ils craignaient que l'ennemi ne le fit démolir pour démasquer les abords de la forteresse.

Cette journée du 26 se passa en tiraileries contre les troupes ennemies placées sur les remparts ; le canon ne se fit entendre qu'à de rares intervalles, mais la mousqueterie continua jusqu'au soir.

Le 27, au point du jour, on s'aperçut que l'ennemi avait abandonné les fortifications extérieures ; les volontaires brisèrent à coup de hâche la première barrière. Que se passait-il dans la ville depuis la veille ?

Nous ne l'avons jamais bien connu. Un mouvement populaire devait certes nous faciliter l'entrée dans Anvers, car ce n'était pas avec d'aussi faibles moyens que les nôtres que l'on devait songer à s'emparer d'une telle forteresse. Toute la nuit nous avons entendu les rumeurs d'une agitation violente dans ses murs, le tocsin sonnait; des coups de fusil portaient dans différentes directions; mais rien n'annonçait une attaque ni la défense d'un point déterminé; le bruit était confus, et nous au moins ne savions à quoi nous en tenir. Les colonnes étaient formées et prêtes à agir. A 7 heures du matin elles se portèrent vers l'enceinte principale; elles furent reçues par une vive fusillade et se trouvèrent exposées aux coups des défenseurs de la ville, sans pouvoir y répondre efficacement. Il y eut un moment d'hésitation facile à comprendre, mais le cri de « en avant » sortant des rangs, fit cesser cette indécision et l'on courut sur la porte de Borgerhout, en traversant tout d'une haleine et sous un feu plongeant, son énorme pont. On attaqua la porte à coups de hâche. Enfin elle s'ouvrit (comment? Cette question a été souvent controversée); et l'on se trouva dans l'intérieur de la ville. Pendant que les premiers entrés poursuivaient l'ennemi sur les remparts et que les autres occupaient solidement le point conquis, les Hollandais, qui se trouvaient à la droite de la porte, furent faits prisonniers; ceux qui avaient défendu les remparts entre la porte précitée et celle des béguiues se replièrent vers la citadelle, mais plus d'un perdit la vie en se retirant. Il y eut ensuite une trêve.

La colonne belge fit son entrée en ville, entrée vraiment triomphante, vers les 9 heures du matin. La joie était grande. Les anversois, heureux de nous voir apparaître, nous acclamaient avec enthousiasme; ils étaient loin de se douter qu'un peu plus tard ils allaient payer bien chèrement l'explosion de leurs sentiments patriotiques; malgré notre défense, malgré nos prières, ils commirent l'imprudence de verser à flot le genièvre aux soldats, qui perdirent en grand nombre le sangfroid et la raison si nécessaires dans un pareil moment.

La troupe se rendit sur la place d'armes; là, on commanda le service et on prit possession des postes de la ville qui était bien à nous maintenant. Le capitaine Godard resta à l'état-major du commandant en chef; Stevenotte fut nommé commandant de la place.

L'infanterie ennemie s'était retirée dans la citadelle, la cavalerie avait suivi le corps du prince de Saxe-Weimar dans la direction de Bréda.

Une heure après notre entrée arriva par la porte de Malines la colonne Mellinet, ayant son général en tête. Après avoir désigné les lieux de réunion, en cas d'alerte, on donna quelque repos aux volontaires qui reçurent des rafraîchissements dans les maisons situées sur la place d'armes et aux environs.

Pendant ce temps l'état-major belge se rendit à l'hôtel de ville pour se réunir en conseil de guerre. Là se trouvaient présents : le général Mellinet, le lieutenant-colonel Niellon, les délégués du gouvernement provisoire, quelques membres de la régence, des chefs

du mouvement intérieur, plus les commandants des corps de volontaires. A peine fut-on réuni, qu'il s'éleva une discussion des plus vives au sujet de la question : « Avait-on oui ou non pris la ville de vive force ? » Cette discussion dura longtemps, trop longtemps même, et le conseil, en se prolongeant, perdit l'occasion et l'opportunité de traiter de la citadelle. Il était midi lorsqu'on annonça un parlementaire du général hollandais Chassé. C'était un capitaine de la « 10^e af-deeling » porteur d'une lettre adressée par son général à la régence de la ville. Dans cette lettre le général se plaignait de ce que, malgré la trêve, on tirait sur les canonnières à l'ancre dans l'Escaut ; qu'il avait déjà huit hommes blessés et que, si cet état de choses continuait, il userait de représailles.

Sur le champ on descendit de l'hôtel de ville, et réunissant à la hâte les hommes disponibles, on dirigea des patrouilles le long de l'Escaut. Mais, l'effervescence y était grande ; l'état de surexcitation dans lequel se trouvaient les volontaires, par suite des libations de la matinée, les empêchait d'entendre la voix de leurs chefs. Les plus grands malheurs étaient à craindre.

Nous étions enfin parvenus à rétablir l'ordre lorsque le général Chassé lança sa première bombe sur la ville ! Elle vint s'abattre sur la Grand'Place, y éclata et brisa les fenêtres de la maison de Monsieur Kreglinger, mais ne blessa personne. Bientôt les canonnières à leur tour se mêlèrent à l'attaque dirigée de la citadelle et, au bout de quelques minutes, un épouvan-

table feu d'artillerie vint couvrir la ville de ses projectiles ¹.

¹ Le commandant des forces hollandaises venait de demander et d'obtenir un armistice et l'on parlait déjà de la prochaine évacuation de la citadelle, lorsque le conseil de guerre fut réuni à l'hôtel de ville. Mais à peine la séance était-elle ouverte, qu'il s'éleva une vive discussion entre le lieutenant-colonel Niellon et les chefs de l'insurrection dans Anvers, sur la question de savoir si la ville avait été prise de vive force par les volontaires entrés par la porte de Borgerhout, ou si les patriotes anversois leur en avaient facilité l'entrée. Cette question fut débattue et chacun y apporta ses raisons et soutint ses arguments. Niellon cita pour preuve, la mise hors de combat de plusieurs des siens au passage du pont et la mort du capitaine Eimard, tué en cet endroit. Les patriotes anversois répondirent à Niellon qu'il aurait dû être prévenu que la porte Rouge aurait été ouverte et mise à sa disposition, lorsque le signal d'une troisième fusée, lancée la nuit, de l'intérieur, serait venu l'avertir du moment opportun pour exécuter son mouvement. Le lieutenant-colonel Niellon assura n'en avoir eu aucune connaissance et prétendit qu'il était trop avare du sang de ses soldats, que pour ne pas profiter d'un avantage aussi précieux.

Pendant que cette interminable discussion continuait, je m'étais rendu au vestibule où je me promenais avec un camarade, Monsieur Bignon, lorsque survint l'incident Gaillard cité plus haut.

Étant descendu de l'hôtel de ville, je vis sur la place un attroupement tumultueux composé d'hommes, dont la plupart était pris de boisson. C'étaient des hommes du port, ils possédaient quelques fusils. Au milieu d'eux gesticulait un individu armé d'un sabre de cavalerie. Étaient-ce des combattants qui, la veille, avaient fait le coup de feu dans l'intérieur de la ville? Je l'ignore. Toujours est-il que le Démosthène de cette troupe, dans sa harangue, leur dit en flamand : « les bruxellois » se vantent d'avoir tout fait; ils prétendent à la gloire d'avoir pris la » ville sans nous. Eh bien, pour leur montrer qui nous sommes, continuons » le combat; allons, attaquer les canonnières dans l'Escaut! » Je compris que si cet homme parvenait à faire exécuter ses desseins, tout était perdu. Je m'élançai vers eux, en disant à haute voix : « Que personne ne bouge » et ne suive les conseils de cet insensé, on traite à l'hôtel de ville de » l'évacuation de la citadelle; restez en paix ou vous attirerez les plus

Dans la crainte que l'ennemi, profitant de l'effet produit par cette agression inattendue, ne fit une sortie de la citadelle, on dirigea les volontaires sur ce

» grands malheurs sur votre ville. » Ce furieux, leva le bras pour me menacer; mais, peu endurant de ma nature, je le pris à bras le corps et le réduisis à l'impuissance; il frappa en étourdi et me toucha à la jambe avec le plat de son sabre. Bientôt, entouré des miens, je lâchai mon homme; il s'en alla du côté de l'Escaut, les autres le suivirent. Une heure et demie après cette scène, arriva au conseil de guerre le parlementaire porteur de la lettre du général Chassé. Que faut-il conclure de ce qui précède? Que les braves anversois qui dans leur désespoir, ont accusé tout le monde, hormis les leurs, ont été les victimes du sot amour propre de quelques gens de la basse classe, auxquels se sont indubitablement associés quelques volontaires, qui par suite de fortes libations ne possédaient plus leur saine raison. On a été jusqu'à verser de l'odieux et du ridicule sur notre commandant d'artillerie Kessels, en l'accusant d'avoir attaqué la citadelle avec ses deux pièces de canon. Rien de plus faux! Kessels prouva suffisamment qu'il n'était ni absurde ni ridicule. Dès que l'on eut pris connaissance de la lettre du général Chassé, le général Mellinet aussi bien que le lieutenant-colonel Niellon ordonnèrent l'envoi de patrouilles dans la direction des quais. On réunit les hommes, on se rendit sur les bords de l'Escaut où l'on fit cesser toute espèce d'insulte, en repoussant par la force les braillards qui s'y trouvaient. Lorsque tout fut rentré dans l'ordre, les patrouilles envoyées retournèrent vers la place d'armes. En débouchant sur la place, j'aperçus le capitaine Godard qui était à cheval et, comme je lui demandais des nouvelles de ce qui s'était passé à l'hôtel de ville pendant mon absence, il me répondit que les nouvelles étaient mauvaises et que nous aurions des coups de fusil à échanger. Il était trois heures de relevée. A peine, eus-je quitté Godard pour rejoindre ma troupe, que la première bombe tomba et éclata sans blesser personne; bientôt une pluie de projectiles couvrit la ville. L'adjudant-major Colos me porta l'ordre de me rendre à la Place Verte, désignée comme lieu de rassemblement. C'est à ce moment seulement que je vis Kessels partir avec ses pièces et se diriger vers la rue du couvent. A peine étions-nous rassemblés à la Place Verte que nous reçûmes l'ordre de nous rendre aux alentours de la citadelle, pour empêcher une sortie

point et l'on empêcha, par cette mesure, toute tentative de reprendre la ville.

Les éclats des bombes, les débris des murailles lancés sur la voie, produisirent des effets désastreux parmi les nôtres; plus d'un de nos camarades y perdit la vie ou fut grièvement blessé; quand la nuit tomba, la lueur sinistre de l'arsenal en feu et de la rue du couvent embrasée vint éclairer cette triste scène. Les habitants, les femmes surtout, dans le paroxysme de la frayeur, quittaient à moitié vêtus leurs demeures; des familles entières abandonnaient leurs maisons; des milliers de personnes se sauvaient à la campagne, sans savoir où elles auraient trouvé un asile. Pour neutraliser l'effet d'une attaque aussi violente qu'inattendue, nous tâchions d'éteindre les flammes qui menaçaient de gagner tout le quartier. Le feu de la citadelle cessa vers onze heures du soir; on travailla encore pour paralyser les progrès de l'incendie. Les volontaires brisés, anéantis à la suite de cette terrible journée, passèrent la nuit dans les endroits où l'ordre des chefs les avaient rassemblés pour concourir au sauvetage ¹. Triste réveil ! Anvers, sous le coup de ces

de l'ennemi. En passant devant le café français un projectile brisa la cheminée de cet établissement, ses débris tombèrent au milieu du premier peloton. Le brave Frétin reçut un amas de briques sur la tête et fut tué du coup; d'autres furent blessés ou contusionnés.

¹ Lorsque vers onze heures du soir le feu cessa, je reçus l'ordre de me rendre au vieil arsenal, d'y passer la nuit et de garder les magasins qui contenaient une partie considérable d'équipements d'artillerie; un poste de la garde bourgeoise y était établi. Ces braves gens, inquiets sur le sort de leurs familles, me demandaient de pouvoir quitter l'arsenal dont je venais prendre possession. Je leur donnai congé de tout cœur.

terribles représailles avait changé d'aspect au point de rendre la ville méconnaissable. Hier elle était florissante, aujourd'hui, frappée au cœur, elle se voyait condamnée à vivre désormais sous la menace d'un ennemi qui n'avait plus de ménagements à garder ! Un sombre désespoir était peint sur la figure des quelques habitants restés dans leurs foyers ; consternés, frappés de terreur, ils étaient inconsolables et ne répondaient à nos propos encourageants que par un regard de reproche.

Dans cette malheureuse soirée du 27 octobre, Anvers reçut une blessure dont il ne devait se relever que dix ans après. Et à qui la faute ? Tout marchait vers une solution favorable, la citadelle se serait probablement rendue comme celles de Namur et de Gand, lorsque quelques hommes du peuple, quelques ouvriers du port, des anversoïses enfin, qui avaient fait le coup de fusil pendant la soirée et la nuit précédentes, mûs par le sentiment de faux amour propre qui guide souvent les masses, jaloux de l'accueil fait à ceux qu'ils appelaient « les bruxellois » se mirent à vociférer contre eux, et, pour montrer leur bravoure, se rendirent au port et attaquèrent les canonnières. Des volontaires, dont la raison s'était égarée par la boisson, les suivirent et blessèrent des marins inoffensifs. Le général hollandais, n'écoulant

Je n'ai jamais su comment cela s'était produit, mais une quantité de prisonniers, échappés de la prison de St-Bernard, parcouraient les rues d'Anvers pendant cette nuit ; on en arrêta plusieurs et on les garda à l'arsenal jusqu'au lendemain, pour les envoyer en lieu sûr.

que son ressentiment, se vengea sur toute une population des méfaits de ces quelques coupables.

La suspension d'armes, conclue disait-on sous les auspices des représentants de la France et de l'Angleterre, vint arrêter les hostilités ¹.

¹ Pendant la matinée du 28 octobre, ma troupe étant logée au vieil arsenal, je me rendais à l'hôtel de ville où était établi le quartier général, lorsque l'aide-de-camp du général Nypels vint de sa part me demander mes nom et prénom pour me remettre ensuite, me disait-il, un brevet de major de Corps Franc, le gouvernement provisoire ayant délégué ses pouvoirs à ce général. Cet officier, qui était Monsieur Nicq, noyé à Ostende en 1832, lorsqu'il était capitaine d'état-major, me combla de tant d'éloges que, pour le coup, je ne crus plus à la sincérité de sa mission. Je lui répondis, qu'ayant fait la campagne sous les ordres du lieutenant-colonel Niellon, c'était à lui de me faire récompenser des services que j'avais pu rendre et que je le remerciais, lui de sa courtoisie et le général Nypels de ses offres. Deux jours après je rencontrai le général Nypels au marché aux souliers. Il m'accosta en me disant : « Eh bien, vous avez singulièrement reçu mon aide-de-camp ; pour- » quoi n'avez-vous pas satisfait à ma demande ? » Je crus en conscience devoir lui faire la même réponse.

CHAPITRE V

SÉJOUR A ANVERS. — LE LIEUTENANT-COLONEL NIELLON EST NOMMÉ GÉNÉRAL DE BRIGADE. — IL SE REND A TURNHOUT. — LE GÉNÉRAL MELLINET SE DIRIGE SUR MAESTRICHT. — CAMP DE BAELEN.

Le surlendemain on put rendre les derniers devoirs aux victimes de la journée du 27. Le clergé de l'église de Notre Dame célébra un service funèbre; pendant lequel le vénérable doyen Sterckx, depuis cardinal, archevêque de Malines, prononça une allocution qui consola la douleur et ranima le courage de toute la population.

On resta à Anvers jusqu'à la fin d'octobre; les corps de volontaires reçurent ensuite leurs nouvelles destinations. Le corps Mellinet se dirigea sur Maestricht. Les chasseurs Niellon furent momentanément cantonnés aux villages de Merxem et de Deurne, puis se portant en avant, entrèrent dans Turnhout où ils passèrent une partie de l'hiver ¹.

¹ Lors de notre entrée dans Anvers, la colonne du général Mellinet, pouvait s'élever à environ 600 hommes. Elle se composait d'une partie

Le lieutenant-colonel Niellon fut nommé général de brigade. Il remit le commandement de son corps au major Juillet qui venait d'arriver, établit son quartier général dans la ville et cantonna son monde tant dans l'intérieur que dans les villages environnants.

Le régiment conserva son nom de chasseurs Niellon et fut porté à quatre bataillons. Le corps était bien affaibli, mais on comptait sur les enrôlements que l'on ferait pendant le séjour dans la Campine. Les bataillons avaient souffert par suite de nombreuses mutations.

des volontaires venus avec nous de Paris et qui avaient quitté Louvain à la suite d'un conflit avec Parent, ensuite des compagnies de Mons, de Jodoigne, des principaux villages du Hainaut, et des Luxembourgeois; elle possédait déjà un certain nombre de bouches à feu. Le noyau de la compagnie du marquis de Chasteler faisait aussi partie de la colonne Mellinet.

Notre colonne, celle du lieutenant-colonel Niellon, était numériquement plus forte, mais nous avions peu d'artillerie. Depuis l'arrivée des compagnies campinoises, nous comptons environ 1200 hommes dans nos rangs. Les volontaires, (j'appelle ainsi les combattants entrés à Anvers), étaient donc au nombre de 1700 à 1800.

Le surlendemain du bombardement d'Anvers, on avait délivré 6000 billets au bureau de logements militaires. Ce nombre qui au minimum devait représenter 12,000, hommes à raison d'un billet par deux hommes, avait été distribué aux non combattants, braves qui suivaient toujours nos mouvements à une distance respectueuse. Ils correspondaient avec les journaux de Bruxelles, avec leurs amis restés dans la capitale, et se trompaient parfois dans leurs écrits; mais il est permis de se tromper lorsqu'on ne voit pas de ses propres yeux. Je me fais un devoir de citer un beau corps gantois qui nous fut amené le 29 octobre par le baron Coppens, plus tard colonel commandant la garde civique de Gand, patriote et homme de cœur! Si je fais cette digression, c'est pour expliquer comment 6,000 billets de logement délivrés, ne représentaient plus que le nombre de 1,200 combattants, lorsque les deux colonnes marchèrent de nouveau vers l'ennemi, en se dirigeant, l'une sur Maestricht pour bloquer cette ville et l'autre sur Turnhout, d'où elle menaçait le Brabant septentrional.

Une quantité de jeunes gens voyant l'ère nouvelle dans laquelle nous allions entrer et ne se souciant nullement de se faire soldats, avaient renoncé à nous suivre; puis, après avoir demandé à leur chefs un certificat de présence pendant les jours de combat, s'étaient retirés du service pour reprendre leur position antérieure; les plus dévoués étaient restés ¹.

En formant le 4^{me} bataillon, on donnait naturellement plus d'extension aux cadres; c'était dans le but de pouvoir récompenser, en les proposant pour le grade d'officier, un certain nombre de jeunes gens de mérite qui avaient fait la campagne en qualité de sous-officiers. La déception fut grande lorsqu'arrivèrent les nominations. Le corps reçut, non comme les régiments de ligne qui se formaient à l'intérieur du pays, des brevets d'officiers dans l'armée régulière, mais des brevets de corps franc, et cela avec une telle parcimonie qu'il n'y en eut qu'un de major pour le sieur Juillet, deux de capitaine, une dizaine de lieutenant, le double pour les sous-lieutenants; les derniers volontaires proposés n'obtinrent aucun avancement! On ne pouvait tomber plus bas et cependant le corps ne se désorganisa pas! Certes, il y eut des murmures, surtout lorsqu'on apprit que d'autres moins tenaces mais plus avisés, qui nous avaient quittés depuis Anvers, étaient honorablement placés dans les régiments de ligne avec des brevets définitifs, qui leur conféraient tous les droits et prérogatives attachés à la position d'officier.

¹ Plus de 400 jeunes gens retournèrent à Paris, munis de certificats constatant leur présence aux différentes affaires.

Nous avions, il est vrai, l'honneur d'être placés aux avant-postes, et les premiers coups devaient nous être adressés si les hostilités recommençaient.

Turnhout est une petite ville ouverte et accessible de tous côtés; elle communiquait avec Anvers par la seule chaussée qui existait à cette époque; par des chemins vicinaux elle se reliait à la Campine. La bruyère la sépare encore de la frontière hollandaise, qui longe dans tout son parcours la chaussée d'Anvers.

Jeté sur ce point isolé avec notre faible corps, aucun de nous n'ignorait ce qu'il y avait de hasardeux dans cette position; sous le rapport militaire, nous étions en l'air et aucune troupe de soutien n'existait encore; mais on s'inspirait aux récits d'anciens souvenirs. Là aussi, au début d'une autre révolution, dont la nôtre n'était au résumé que le corollaire, nos pères avaient victorieusement combattu un ennemi bien organisé et supérieur en nombre. Niellon allait continuer l'œuvre de Van der Mersch, et notre nationalité, pour laquelle tant de Belges s'étaient dévoués depuis des siècles, sortirait enfin triomphante de cette dernière épreuve. On s'encourageait mutuellement, on s'animait à ces récits, parfois admirablement contés par les vieillards témoins de ces brillants faits d'armes, et on ne s'en aimait que davantage; nous étions devenus les enfants adoptifs des habitants de cette patriotique petite cité. Ces braves gens, aux mœurs simples et patriarcales, non contents de nous loger, de nourrir nos soldats, avaient pitié de nos pauvres jeunes gens qui, après avoir abandonné le toit paternel

au mois de septembre, n'avaient encore au cœur de l'hiver, pour tout vêtement que la blouse qu'ils portaient ou celle qu'ils avaient endossée en se mettant dans nos rangs. Ils ouvrirent une souscription en leur faveur, et l'on put, avec le montant du produit leur procurer de quoi se vêtir et supporter la rigueur du climat.

Le ministre de la guerre d'alors, auquel on s'était adressé dans le but d'obtenir des vêtements d'hiver pour la troupe, prouva qu'il n'abandonnait pas non plus les volontaires et qu'il songeait également à leur bien être. Il leur envoya de vieilles capotes d'hôpital, ce qui permit à la g..., encore inconnue parmi eux jusqu'à ce moment, d'exercer son empire dans toute sa plénitude.

Sous ces auspices, arriva le premier jour de l'année 1831. La révolution était terminée, l'ordre allait enfin renaître !

Le 9 janvier, au soir, le général Niellon reçut l'avis qu'un convoi considérable allait être dirigé d'Eindhoven sur Maestricht, pour ravitailler cette ville bloquée par les troupes du général Mellinet. Il prit sur le champ des dispositions pour l'intercepter. Après en avoir informé le ministre de la guerre, il résolut de quitter Turnhout le lendemain, pour se porter sur la frontière. En portant son quartier général sur Baelen, il était à même d'opérer une capture assurée si le convoi, en prenant la direction de Maestricht par la grande chaussée du Brabant septentrional, venait à s'engager sur notre territoire ¹.

¹ J'étais cantonné à Vosselaer, lorsque je reçus un envoyé de Niellon qui m'appelait près de lui. Je vins à Turnhout. Le général me dit : « Vous

Il forma un bivouac sur la bruyère en avant du hameau de Schoor et attendit !.... Les vivres nous

» allez partir sur-le-champ pour Anvers et Bruxelles ; voici deux dépêches ; l'une pour le ministre de la guerre, l'autre pour le général baron Van der Smissen, commandant supérieur d'Anvers, avec lequel vous vous aboucherez. Annoncez-vous comme mon envoyé, et il vous recevra. Voici de quoi il s'agit : L'ennemi fait un mouvement sur le Limbourg ; je ne connais pas encore ses projets, mais je pense que demain j'aurai de plus amples renseignements. Je demande du secours et quelque artillerie au général Van der Smissen ; aussitôt ce secours obtenu, j'agirai suivant les circonstances. Rendez-vous ensuite près du ministre de la guerre et dites-lui ce que le général Van der Smissen vous aura répondu. »

Il était neuf heures du soir lorsque je partis pour Anvers ; à une heure du matin je me trouvai dans la chambre du général Van der Smissen qui après avoir lu la dépêche du général Niellon me dit : « Certes, je ne laisserai pas votre général dans l'embarras, je puis disposer d'un bataillon du 8^e régiment d'infanterie et d'une section d'artillerie. J'ordonnerai leur départ pour Turnhout. »

Il fit en partie ce qu'il avait promis ; le bataillon du 8^e commandé par le major Toebast vint nous rejoindre ; mais la section d'artillerie ne suivit pas.

A huit heures du matin j'étais au ministère de la guerre ; je remis ma dépêche ; on me fit revenir pour dix heures. A mon retour au ministère, je me trouvai au milieu d'une commission spéciale réunie pour décider de la nouvelle tenue ! Des officiers jeunes, frais et roses, parfaitement habillés, portant des épaulettes magnifiques, étaient examinés par ces Messieurs qui les retournaient sous toutes les faces, avant de les présenter au ministre. C'étaient des modèles types. On peut juger de la mine que je fis, au milieu de ces dorures ; on semblait étonné. Certes, la présence d'un individu affublé d'une blouse à moitié usée, coiffé d'un bonnet d'astrakan et armé d'un sabre sans ornements, devait produire un singulier effet dans ces beaux salons. Je fus cependant reçu le premier.

Le général Nypels me dit : « Retournez au quartier de votre général, j'ai pris connaissance de sa dépêche. Voici une lettre pour lui. *Dites-lui bien de ne pas bouger* ; l'ennemi va s'engager dans le Limbourg, c'est tout ce qu'il nous faut ; j'ai envoyé à franc étrier une dépêche à Daine pour l'en informer, et les Hollandais sortiront difficilement du guépier dans lequel ils vont se fourrer. Que le général Niellon reste à Turnhout,

manquaient ; mais grâce aux soins des habitants des communes limitrophes , et surtout à l'intervention des bourgmestres et des curés de Baelen , Moll et Oostham , on put dans la journée du lendemain faire une distribution régulière de pain à la troupe ; on était au mois de janvier et le bivouac ne fut définitivement levé que le mois suivant. Il est vrai qu'à tour de rôle les bataillons allaient se refaire et se reposer dans les villages en arrière de ce camp improvisé.

Mais qu'était devenu le convoi ? On se le demandait, il est certain qu'il ne passa pas devant notre front.

» je lui enverrai encore le 1^r régiment de ligne en garnison à Louvain. Je
» lui adjoindrai un second brigadier (ce qu'il ne fit pas) ; avec ces moyens,
» il peut attendre jusqu'au moment où il recevra de nouveaux ordres,
» mais surtout *qu'il ne bouge pas.* »

Après m'avoir répété trois fois l'injonction de ne pas quitter Turnhout, il me congédia.

En quittant Bruxelles je pris la diligence d'Anvers. Je n'étais plus pressé, je pouvais arriver le soir même à destination. Qu'on juge de mon étonnement, lorsque en arrivant, le dix au soir à Turnhout, je trouvai le capitaine commandant la place à ma descente de voiture. Il m'apprit que le régiment était parti pour Baelen depuis le matin ! La même carriole, qui m'avait transporté la veille à Anvers, servit encore pour me conduire à Baelen où j'arrivai le 11, vers une heure du matin. Le général Niellon, lorsqu'on m'annonça, se promenait en long et en large dans sa chambre. « Eh bien me dit-il, quelles sont les nouvelles ? Mauvaises, mon » général, lui répondis-je, je vous apporte l'ordre formel de ne pas quitter Turnhout et je vous trouve à Baelen. »

Le général prit connaissance de la dépêche ministérielle ; puis il entra dans une série de détails pour expliquer son mouvement et la position qu'il venait de prendre, dans le but d'intercepter un convoi considérable qui, par la chaussée de Bois-le-Duc, devait se rendre à Maestricht, je partageais sa manière de voir ; mais je n'étais pas le ministre ! Toujours est-il que le convoi ne fut pas intercepté. Je pris congé du général, et, ayant trouvé un gîte dans l'auberge où il était installé, j'y passai la nuit et le lendemain j'allai rejoindre ma campagne au bivouac.

Était-il entré dans Maestricht ? Je le pense, car depuis ce temps-là la garnison ne manqua plus de vivres.

Pendant que nous étions occupés à nous morfondre sur l'extrême limite du pays, dans ce bivouac qu'on honora du nom de camp de Baelen, s'accomplirent les évènements du 2 février, qui vinrent nous surprendre bien douloureusement. Ces tentatives en faveur de la famille d'Orange produisirent un triste effet sur le soldat. La méfiance se glissa dans son esprit; il sentait que désormais les Hollandais n'étaient plus les seuls ennemis qu'il aurait à combattre. Il souffrait naturellement beaucoup, tant de l'intempérie du climat que des privations, mais son courage était toujours le même; il s'acclimatait, se rompait aux fatigues et les malades étaient en petit nombre. Enfin, le camp fut levé, l'état-major se rendit à Gheel, on y logea également une partie du régiment.

Pendant notre séjour à Gheel, le lieutenant-général Nypels vint nous voir; il était en bourgeois ainsi que son aide-de-camp. Quel était le but de cette visite ? Nous l'avons toujours ignoré. Il ne provoqua aucune prise d'armes, ne passa aucune revue, enfin son séjour ne laissa point de trace ¹.

¹ J'étais logé chez Monsieur Lebon, bourgmestre de Gheel et membre du congrès qui, en ce moment, se trouvait à Bruxelles pour assister à ses séances. Son échevin faisait les honneurs en son lieu et place. Le général Nypels vint lui rendre une visite. Cet excellent homme lui fit notre éloge; le général n'y répondit guère. Cependant, lorsqu'il allait prendre congé, je risquai un mot en faveur des nôtres, en lui disant : « Monsieur le général, n'aurons-nous donc jamais notre tour de rentrer à l'intérieur du pays et d'y recevoir une organisation définitive comme les autres corps ? » Il me dit : « je conçois votre désir, mon cher, mais les Hollandais sont trai-

Le mois de février avait été stérile pour nous ; aucun évènement, autre que la disparition de l'officier payeur Dutriaux et une diminution sur les appointements, ne s'était présenté.

En mars, l'état-major et le régiment rentrèrent à Turnhout, où, comme dans les cantonnements des environs, on continua les exercices militaires, dont l'application absorba toutes nos journées.

La nuit du samedi au dimanche de Pâques, étant cantonnés avec trois compagnies du bataillon à Gierlé, près de Turnhout, nous fûmes éveillés par le bruit du tocsin qui sonnait dans toute la Campine. Quelle en était la cause ? Tout le monde l'ignorait. On resta sous les armes jusqu'au matin, et vers huit heures nous reçûmes l'ordre de rentrer avec la troupe au quartier-général. Arrivés à Turnhout, on nous parla d'une conspiration qui venait d'éclater à Anvers ; le bruit de la complicité et de l'arrestation du général Nypels était également répandu ; ce n'étaient que de vagues rumeurs, toujours est-il que la confiance dans les chefs de la nouvelle armée était on ne peut plus ébranlée.

» tres ; il ne faut pas s'y fier ; nous avons besoin de vous sur la frontière ;
» vous êtes des gens sûrs. »

Ce singulier compliment, tant pour nous que pour les autres, n'est jamais sorti de ma mémoire.

Voici quels avaient été nos divers emplacements depuis notre arrivée au bivouac de Baelen, le 10 janvier 1831. Relevés le 20 janvier 1831. — Cantonnés à Gheel. — Retour au bivouac le 1^{er} février. — Séjour à Hulsen, le célèbre 2 février 1831. — Retour au bivouac pour 5 jours. — Cantonnés à Grysheiden (extrême frontière) jusqu'au 1^{er} mars. Ensuite à Moll, jusqu'au retour à Turnhout.

CHAPITRE VI

ASSIMILATION A L'ARMÉE DE LIGNE. — LES CHASSEURS NIELLON DEVIENNENT LE 2^e RÉGIMENT DE CHASSEURS A PIED. — LE LIEUTENANT-COLONEL GODARD PREND LE COMMANDEMENT DU RÉGIMENT. — POSITION CRITIQUE DES OFFICIERS NON BREVETÉS. — DÉMARCHE AUPRÈS DU RÉGENT. — ORGANISATION DE L'ARMÉE. — FORCE SUPPOSÉE. — LE ROI LÉOPOLD 1^{er} ARRIVE EN BELGIQUE. — IL EST INAUGURÉ LE 31 JUILLET 1831 A BRUXELLES. — FÊTES ET RÉJOUISSANCES DANS TOUT LE PAYS.

Enfin le 11 avril arriva. Ce fut le jour de notre organisation définitive, de notre entrée dans l'armée de ligne, sous le nom de 2^e régiment de chasseurs à pied. Le nouveau régiment se composa de trois bataillons de guerre et d'un bataillon de dépôt. Le général inspecteur Clump, chargé de cette organisation, nous avait complimentés non sur notre belle tenue, mais sur notre instruction militaire. Notre joie fut grande en entendant ces éloges; bientôt nous allions recevoir la récompense de nos constants efforts.

Le lieutenant-colonel Godard, qui nous avait quittés à Anvers, fut désigné pour prendre le commandement du régiment; le major Juillet reçut le commandement d'un bataillon. Il nous arriva pour complément deux majors, douze capitaines, ce qui avec les quatre capi-

taines déjà au corps, (deux capitaines étant arrivés d'autre part) ne laissait plus que deux compagnies disponibles aux anciens officiers des volontaires, pour les commander.

Nous voilà donc organisés et enregimentés. La blouse disparut, mais non l'esprit de corps. On reçut l'uniforme vert; tout le régiment fut équipé; mais avec l'ordre et la régularité arriva aussi l'injonction de ne plus considérer comme officiers ceux qui n'avaient pas été brevetés en novembre 1830, et qui, comme je l'ai dit plus haut, remplissaient les fonctions de sous-lieutenants avec solde de sous-officiers au quatrième bataillon. Plusieurs, dans cette position d'attente, avaient été dirigés sur le dépôt du régiment, mais le plus grand nombre avait été placé comme sous-lieutenant dans les cadres des bataillons actifs, par le général Clump, inspecteur général.

Je ne disconviens pas que leur position était irrégulière; mais ils appartenaient à cette classe de jeunes gens qui, bien qu'ayant fait leurs preuves aux combats, méritaient de plus, par leur éducation et leur instruction, une faveur que l'on accordait à Bruxelles et même à Liège, en brevetant des aspirants qui n'avaient pas comme eux reçu le baptême du feu. Le chef de corps réclama, mais mollement, auprès du nouveau ministre de la guerre, le général de Failly, et n'obtint rien pour eux; on les garda en solde.

La belle saison était revenue. Nous étions au mois de mai, lorsque l'ennemi vint un dimanche, dans l'après-midi, au village d'Arendonck, enlever quelques soldats appartenant au bataillon du major Aulard, et

momentanément détachés de nous. Ces hommes, logés dans une ferme isolée, y furent surpris et emmenés en Hollande. Cet acte nous donna la mesure du respect de l'ennemi pour les clauses de l'armistice conclu entre les belligérants.

L'artillerie du major Kessels d'abord, le bataillon du major Aulard ensuite, avaient été dirigés sur l'armée de la Meuse. La brigade Niellon se composait du 2^e chasseurs à pied et du 9^{me} régiment de ligne, six bataillons, sans artillerie. Le 9^{me} de ligne était commandé par le colonel Strock.

Notre brigade forma l'avant-garde de l'armée de l'Escaut que commandait le général de division de Tiecken de Terhove. Son quartier-général était à Schilde; ses troupes au camp et à Anvers. Le quartier-général de Niellon était toujours à Turnhout. Trois compagnies du 9^{me} de ligne étaient cantonnées à Arendonck et Rethy, flanquant notre droite. L'état-major, ainsi que le restant de ce régiment occupaient les villages de Gheel et de Casterlé. Une partie du 1^{er} régiment de ligne, détachée du corps de bataille, tenait Merxplas et Herenthals, couvrant ainsi notre gauche.

De leur côté, les Hollandais formaient un camp à Zeyst, dans le Brabant septentrional. Nous étions assez bien informés de ce qui s'y passait. L'ennemi réunissait, tant sur ce point qu'à Tilbourg et les villages environnants, une force relativement considérable, qui, d'après les rapports, pouvait déjà s'élever à 20,000 hommes. Nous étions encore au mois de juin.

Tout faisait présager une reprise d'hostilités que, par une sorte d'intuition, nous regardions comme devant se produire à l'improviste.

Le ministre de la guerre était tenu au courant de ce qui se passait sur nos frontières, par les rapports du général Niellon au commandant de l'armée de l'Escaut, chaque fois qu'il avait obtenu un renseignement nouveau. La guerre était inévitable.

Quelle force le gouvernement allait-il opposer à celle qui nous menaçait ? Quelles dispositions allait-on prendre pour résister à une attaque imminente et nullement imprévue ? On ne fit pas seulement rentrer les miliciens non-libérés du service et qui se trouvaient dans leurs foyers ; bien plus on renvoya en congé ceux que l'on avait rappelés *par mégarde*¹.

L'armée belge était organisée. Elle se composait de 12 régiments d'infanterie de ligne, 3 régiments de chasseurs à pied, 2 régiments de chasseurs à cheval, 2 de lanciers, 1 régiment de cuirassiers, encore incomplet, 1 escadron de guides de la Meuse, 10 batteries d'artillerie montée ; plus un corps de sapeurs mineurs.

Les régiments de chasseurs à pied, ainsi que le 12^e régiment de ligne, exclusivement composés de volontaires, étaient numériquement faibles. On avait incorporé les miliciens dans les onze régiments de ligne,

¹ Je rencontrai un jour sur la chaussée d'Anvers à Turnhout une vingtaine de miliciens qui, rappelés sous les armes et appartenant à des classes antérieures à 1829, s'étaient rendus au dépôt de leurs régiments et qui, en ayant été renvoyés, retournaient dans leurs foyers.

formés des débris des anciennes divisions (afdeelingen) de l'armée des Pays-Bas, mutilée par suite de la séparation des deux nationalités.

Les miliciens, belges de naissance, appartenant à la cavalerie, l'artillerie ou le génie de l'ex-armée, avaient pris rang dans les régiments de nouvelle création.

Indépendamment des volontaires qui formaient la base de notre organisation militaire, et dont le chiffre, d'après les documents du ministère de la guerre, montait dans les différents corps à . . . h. 37,209

Le gouvernement belge avait appelé sous les armes les classes de 1828, 1829, 1830 et 1831. Les levées des trois premières années n'avaient fourni chacune qu'environ 6,500 hommes, soit donc ensemble un effectif de. h. 19,500

Le nombre des miliciens à incorporer, tant en contingent ordinaire, qu'en contingent extraordinaire, pour la levée de 1831 fut fixé à h. 7,427

Comme le gouvernement s'était privé de l'appui de 13,000 soldats exercés, en laissant dans leurs foyers les classes non-libérées de 1826 et de 1827, le total des armes réunies, y compris 1,106 gendarmes, s'élevait au chiffre officiel de h. 64,136

De ce nombre il faut déduire les troupes qui se trouvaient dans les différentes garnisons, où leur présence était indispensable et qui comprenaient h. 22,395

Il restait donc pour entrer en campagne. h. 41,741

C'était encore, comme on le voit, une bien belle armée; mais on en disposa bien singulièrement. On créa deux corps : celui de la Meuse, sous le commandement du lieutenant-général Daine, il se composait de 13,696 hommes. Celui de l'Escaut placé sous les ordres du lieutenant-général de Tiecken de Terhove comprenait un effectif de 17,642 combattants. Ces deux armées, qui s'élevaient ainsi à 31,338 hommes, gardaient l'une la frontière du Limbourg, l'autre celle de la province d'Anvers. Nous devons ajouter à ce chiffre les 6,674 hommes qui, sous les ordres du lieutenant général Goethals, formaient l'armée du Luxembourg, et les 3,729 fantassins, composant l'armée de Flandre, qui avaient pour mission d'occuper la frontière de la Flandre zélandaise ainsi que la rive gauche de l'Escaut. Une partie de l'armée de la Meuse observait Maestricht, tandis qu'une fraction de l'armée de l'Escaut surveillait la citadelle d'Anvers.

Venloo avait sa garnison sous les ordres d'un chef spécial, le colonel Van den Broeck.

On voit par ce qui précède que notre force principale consistait dans les 31,338 combattants de Tiecken et de Daine ¹. Comment se trouvait placée cette armée que l'on allait opposer à une invasion ennemie ? Elle

¹ L'armée hollandaise disposait au moment de l'ouverture des hostilités de 51,950 hommes (infanterie et cavalerie). Indépendamment de l'armée active, on avait laissé au moins une dizaine de mille hommes à Maestricht et dans les autres places frontières. L'ensemble des forces mises sur pied de guerre, en y comprenant l'artillerie, la division de la Zélande ou des Flandres, s'élevait à un total de quatre-vingt mille hommes.

l'était de la manière la plus vicieuse ; fractionnée en deux parties , dont l'une , s'appuyant sur Anvers , l'autre , sur Liège , laissait , à la première attaque par des forces supérieures , tout l'espace nécessaire à l'ennemi pour pénétrer dans le cœur du pays , sans rencontrer le moindre obstacle.

Nous étions encore au mois de juin ; la sécurité était grande dans nos provinces , l'union régnait dans toutes les classes de la société , les partis , qui nous ont divisés depuis , étaient inconnus. De bonne foi , bien des gens regardaient l'avenir sous l'aspect le plus brillant , mais cette illusion devait-elle s'étendre jusqu'à nos gouvernants ? Non , car ils n'ignoraient pas ce qui se passait en Hollande. Dans ce pays , où l'orgueil national avait reçu une aussi rude atteinte , on n'était nullement disposé à accepter les faits accomplis. En même temps que sa diplomatie protestait contre la séparation de la Belgique , et invoquait en sa faveur la garantie des traités de 1815 , son armée était mise sur le pied le plus respectable. Toutes les classes de milice furent rappelées sous les armes. Les cadres ne manquèrent point , car la majeure partie des officiers des anciennes « afdeelingen » , hollandais d'origine , était rentrée dans leur pays. Les régiments furent complétés par des recrutements faits en Suisse et en Allemagne : des bateaux , affrétés par la Hollande , descendaient journellement le Rhin chargés d'hommes.

Les jeunes gens , fils de familles aisées , s'équipaient à leurs frais et entraient en qualité de volontaires pour la durée de la guerre dans les régiments de cavalerie. Les universités formèrent des corps de chasseurs

armés de carabines, et ce dans les mêmes conditions. La marine bloquait l'Escaut. Tout enfin dénotait une rupture inévitable, une attaque imminente.

Le ministre de la guerre était informé de tout ce qui précède, et nos renseignements étaient pris à bonne source. Nous étions aux avant-postes, bien disposés à faire notre devoir; mais, plus clairvoyants que bien d'autres, nous songions à l'avenir et aux moyens de nous tirer, sans nous déshonorer, du mauvais pas dans lequel nous allions nous trouver.

Bien armés, bien équipés, mais n'ayant en fait de munitions que celles contenues dans nos gibernes, les moyens de les renouveler manquaient. L'artillerie, dirigée sur l'armée de la Meuse n'était pas remplacée; enfin, nos jeunes officiers, non brevetés, allaient devoir renoncer à une position virtuellement acquise.

L'affection que nous nous portions mutuellement fit que l'on décida, qu'après avoir obtenu le consentement du général et du chef de corps, une députation composée de quatre officiers se rendrait à Bruxelles, pour faire une démarche en leur faveur auprès du Régent du royaume, Monsieur Surlet de Chockier. On chargea en outre cette députation de bien faire comprendre au Régent l'imminence du danger qui nous menaçait et de le supplier de bien vouloir nous faire obtenir une section d'artillerie et des munitions suffisantes, afin de pouvoir nous défendre honorablement en cas d'attaque.

Quelques jours après, ces Messieurs furent reçus par le Régent qui, après les avoir écoutés, tâcha de calmer leurs inquiétudes, puis les renvoya au ministre

de la guerre. Le ministre ne leur promet rien quant à la réclamation en faveur des officiers non brevetés, mais il fit diriger sur Turnhout une section d'artillerie et des munitions de guerre ¹.

Le régiment continua son instruction, les exercices ne ralentirent pas, les officiers s'appliquèrent avec le plus grand zèle à acquérir les connaissances indispensables au métier des armes.

Le mois de juillet nous amena quelque joie. Le roi Léopold I^{er}, élu par la nation, débarqua sur notre sol et fut inauguré à Bruxelles. Cet heureux évènement,

¹ La députation se composait de quatre officiers de volontaires. C'étaient les lieutenants Pezé, Barthels, Cruyplants et le médecin Dardespinne. Le Régent les reçut et après avoir entendu leurs griefs, il leur dit : « Messieurs, ceci concerne le ministre de la guerre, Monsieur de Failly ; » allez le voir de ma part, il vous recevra favorablement. » Un des officiers délégués lui répondit : « Monsieur le Régent, notre intention n'est » pas d'aller chez le ministre de la guerre, il est suffisamment informé de » nos besoins, il ne nous contentera qu'en paroles. En un mot, Monsieur » le Régent, le ministre de la guerre a perdu notre confiance. »

Le Régent stupéfait se récria contre un pareil langage, il voulut dissiper cette conviction si intime, mais il n'y parvint pas. Cependant pour contenter ce vieillard, les officiers se rendirent dans les bureaux du ministère de la guerre. Monsieur De Failly les reçut, écouta leurs raisons et, ouvrant un dossier qui se trouvait sur son pupitre, demanda à chacun son nom, *le marqua*, puis les congédia.

La démarche que nous fîmes auprès du Régent eût pour conséquence :

1^o De briser notre carrière à son début.

2^o De nous procurer une section d'artillerie de campagne, un fourgon de cartouches, des munitions de guerre, but principal de cette démarche.

3^o D'être prêts à tout évènement, de pouvoir soutenir le combat à Raevels et d'arrêter la marche assurée de l'ennemi sur Bruxelles pendant 48 heures. Cela fit que l'ennemi, au lieu de se trouver le 10 août devant Louvain, ne s'y présenta que le 12, et dût borner là sa marche si ingénieusement préparée d'avance.

qui devait consolider notre jeune nationalité, fut acclamé avec enthousiasme par l'armée ; il nous sembla que le souverain allait combler nos espérances, en faisant cesser par sa présence et le seul prestige de son nom, le mauvais vouloir du parti contraire à notre indépendance. Avec quelle joie la population campinoise fêta-t-elle son 21 juillet ! Le soir de cette mémorable journée toute la ville de Turnhout fut illuminée. C'était à qui aurait fait preuve de son attachement à la nouvelle monarchie et de son ardent amour pour la patrie émancipée ! Mais ces braves gens n'étaient pas destinés à jouir longtemps de leur bonheur.

Des émissaires hollandais s'étaient glissés parmi les populations en fête et, treize jours après, le ressentiment de l'ennemi tomba sur les demeures de nos meilleurs patriotes où les rancunes hollandaises se firent cruellement sentir.

CHAPITRE VII

L'INVASION. — COMBAT DE RAEVELS LE 2 AOUT 1831. — L'ENNEMI SE
REND MAÎTRE DU VILLAGE; LE LENDEMAIN IL S'EMPARA DE TURNHOUT.

Les forces militaires hollandaises augmentaient de jour en jour dans le Brabant septentrional. Le camp de Zeyst regorgeait de troupes, les villages touchant nos frontières étaient remplis de soldats. Plus de doutes, l'armée ennemie allait violer notre territoire à l'expiration de l'armistice.

Le 1^{er} août, au soir, nous fûmes informés qu'un mouvement hostile aurait lieu le lendemain; le 2, à trois heures du matin, nous attendîmes l'ennemi au village de Raevels ¹.

¹ L'harmonie de Turnhout exécutait tous les lundis des morceaux de musique dans un jardin dépendant d'un établissement situé près de l'ancien château. Il était environ dix heures du soir, le lundi 1^{er} août, lorsqu'on vint me dire que l'on désirait me parler en particulier. J'entrai dans un cabinet et j'y trouvai deux de nos émissaires qui, en qualité de marchands de toiles, avaient continué à franchir la frontière et à trafiquer comme ci-devant dans le Brabant septentrional. Nos affidés du

Le village de Raevels, distant d'une lieue et demie de Turnhout, se trouve placé sur le chemin qui par Weelde et Poppel conduit au Brabant septentrional. C'est une des oasis de ce désert qu'on appelle « la Grande Bruyère » et qui sépare les deux pays; le hameau de Geeneynde ou petit Raevels dépend de cette commune.

Raevels possède une église entourée d'un cimetière muré et une petite place ou carrefour, où viennent se croiser les routes ou chemins de Turnhout à Poppel et de Bar-le-Duc à Arendonck; les maisons du village

Brabant correspondaient verbalement; par leur intermédiaire, il n'y avait jamais un mot d'écrit; au reste c'étaient des hommes sûrs. Le général Niellon ne parlant pas le flamand, j'étais devenu son interprète; ces hommes m'apportèrent la nouvelle d'une attaque probable pour le lendemain. Le général et tous les officiers du corps se trouvaient dans le jardin. Ayant prié le général de m'accorder un instant d'entretien, je le conduisis dans ce même cabinet où je lui fis part du rapport verbal que je venais d'entendre et je le lui traduisis. Ces hommes nous disaient en substance que le prince d'Orange venait d'arriver au camp de Zeyst, qu'une grande revue était commandée pour le lendemain à 6 heures du matin, que les hommes avaient reçu l'ordre de laisser leurs sacs dans les tentes et ils ajoutaient qu'on avait fait une réquisition de plus de 200 charrettes, qui des communes environnantes devaient se rendre au camp. Il n'y avait plus à hésiter, ce rapport était trop clair pour ne pas être exact. Le général les congédia.

Le général Niellon réunit immédiatement le corps d'officiers, leur donna l'ordre d'informer les sous-officiers qui, sans bruit, se rendraient auprès des soldats, pour leur communiquer l'injonction de se trouver en tenue de marche à trois heures du matin le lendemain sur la place d'Armes.

Le général rentra chez lui pour informer les autorités supérieures; son travail était à peine terminé, qu'un adjudant-major vint lui dire que tout le régiment se trouvait réuni sur la place. Il était minuit !... La réponse du général fut : « Partons ! » Et à trois heures du matin on prit position à Raevels.

bordent ces chemins, et de petites métairies s'étendent à droite et à gauche dans la bruyère; le tout forme un ensemble qui peut avoir un développement d'un millier de mètres, en y comprenant un moulin à droite et quelques dunes à gauche, lorsqu'on fait face à la Hollande. Les maisons possèdent des jardins entourés de haies vives, et de petits sentiers communiquent à travers ces propriétés avec l'intérieur du village.

Le régiment (2^e et 3^e bataillon) prit position derrière l'Aa, petit affluent des Nèthes; on plaça la section d'artillerie près du pont. Le 1^{er} bataillon se rendit dans le village même; une compagnie se posta dans le hameau du petit Raevels.

Vers les 7 1/2 heures du matin, un de nos deux émissaires, qui étaient venus nous prévenir la veille au soir, vint à nous en disant en flamand : « Zy komen af, zoo als t'haer op den hond. » (Ils arrivent drus comme le poil sur le dos du chien).

En effet, l'avant-garde ennemie ayant franchi la frontière, la fusillade s'engagea bientôt entre elle et notre poste avancé du petit Raevels. Le général Nielon arriva au galop de son cheval parmi nous et dit aux soldats du 1^{er} bataillon : « Chasseurs, l'ennemi » arrive, ils sont *vingt contre un*, mais je compte sur » vous ! »

Ces simples paroles, que je retrace ici avec bonheur, furent accueillies aux cris répétés de « Vive le Roi !!! »

L'armée hollandaise s'avança, et son avant-garde ayant refoulé sur nous le poste du hameau, le combat s'engagea sur tout le front du village. Reçue par une

fusillade des mieux nourries, l'avant-garde ennemie devint plus circonspecte, se retira et le combat cessa. Maître du hameau que nous avions occupé le matin, l'ennemi s'y reforma et nous livra bientôt une seconde attaque, repoussée encore.

Ne combattant qu'avec de l'infanterie, seule arme que nous avions à lui opposer dans le moment, l'ennemi ne changea point de tactique; mais, croyant le village occupé par des forces supérieures, il revint à la charge en plus grand nombre.

Nos hommes, postés derrière les haies, les maisons, les dunes, se servant enfin de tout obstacle, gardaient leurs positions défensives sans s'inquiéter de ce qui se passait ailleurs. L'ennemi devait nous aborder soit de front ou de flanc, mais toujours à découvert, par suite de la configuration du terrain. Nos vigies couchées sur les toits et cachées derrière les cheminées des maisons, nous indiquaient les points menacés et les troupes attaquées; elles facilitaient beaucoup le service des compagnies de réserve qui nous apportaient des secours immédiats. Le combat se soutint ainsi jusque vers les cinq heures de relevée, moment où le général envoya l'ordre d'évacuer le village et de se rallier au corps de bataille. Mais un renfort inattendu nous arrive ! Les chasseurs à cheval, commandés par le brave lieutenant Mathot, accourent au galop, chassent les coureurs ennemis qui commençaient à nous déborder et nous apportent des munitions en abondance, des sacs à fourrages remplis de cartouches. Ce secours inespéré suspend l'exécution du premier ordre donné; l'ennemi, en rangs plus compacts, se présentait à nos coups et tombait en

grand nombre. L'action devint si vive et l'étonnement si grand parmi nos agresseurs, que nous avons appris dans la suite que le prince Frédéric et les généraux hollandais durent mettre pied à terre, pour ramener au combat les soldats intimidés qui refusaient de se porter en avant. Après cette longue et, j'ose le dire, cette belle résistance, le village fut finalement forcé. Il faisait nuit noire lorsque nous rejoignîmes les deux bataillons au bivouac.

L'ordre du jour du 3 août, dicté sous l'impression du moment par le général Niellon, fut magnifique d'éloges pour le 1^{er} bataillon. Il doit encore exister aux archives du corps.

Le lendemain, 3 août, nous occupions encore, à l'exception de Raevens, les positions de la veille : le pont sur l'Aa, puis le bois d'Oosthoven, hameau dépendant de la ville de Turnhout. Nous avions été rejoints dans l'après-midi et la soirée de la veille par deux pelotons de cavalerie : l'un de chasseurs et le second de lanciers, puis par un demi bataillon du 9^{me} régiment de ligne, formant brigade avec nous.

Vers les huit heures du matin, l'ennemi déboucha dans la plaine. Depuis longtemps nous avions vu ses troupes massées en avant du village conquis ; il s'étendait par sa droite en face de nous. D'après les drapeaux déployés, nous comptions ses régiments. C'était une belle division ¹ qui, en infanterie, cavalerie et artillerie, pouvait s'élever à une force de 10,000 à

¹ Commandée par le duc de Saxe Weimar.

12,000 hommes, et faisait à la demi-brigade du général Niellon l'honneur de lui présenter la bataille.

La formation terminée, l'ennemi envoya sur nous un escadron de cavalerie en éclaireurs; deux boulets lancés par notre artillerie et portant en plein dans l'escadron, arrêtaient sur place cette tentative d'attaque. Les cavaliers, laissant sur le carreau leur chef et un de leurs trompettes, tournèrent bride et rejoignirent les leurs. Une batterie ennemie ouvrit le feu contre nous, quelques-uns des nôtres en furent atteints. Mais le général Niellon, ne voulant pas, par une défense devenue sans objet, attirer sur Turnhout le ressentiment d'un assaillant entré de vive force, ordonna la retraite.

Pendant que la cavalerie et l'infanterie s'engageaient dans l'étroit chemin qui traverse le bois et le hameau d'Oosthoven, l'artillerie riposta encore aux feux de l'ennemi, et couverte par les tirailleurs de son escorte, elle quitta enfin sa position et suivit la queue de la colonne. On démolit le pont sur l'Aa et la retraite s'effectua à travers la ville sans incident remarquable.

L'armée hollandaise fit alors son entrée dans Turnhout que nous venions d'abandonner; un nombre considérable d'habitants s'étaient réfugiés dans l'intérieur du pays. Ceux qui restèrent dans la ville furent soumis à de rudes épreuves et souffrirent cruellement tant de la vindicte hollandaise que de la brutalité allemande.

CHAPITRE VIII

RETRAITE DE LA BRIGADE NIELLON A TRAVERS LA CAMPINE. — ELLE REJOINT LA DIVISION DE TIECKEN DE TERHOVEN. — COMBAT DE BAUTERSEM.

Notre corps se dirigea sur le village de Thielen en se retirant par la route d'Herenthals; à la hauteur du hameau de Zevendonck nous fîmes une halte assez prolongée. Le 1^{er} bataillon était à l'arrière-garde, on marchait la gauche en tête et du point où nous étions arrêtés, nous vîmes tomber l'arbre de la liberté, magnifique peuplier que nous avions planté au mois de novembre 1830 ! La chute du symbole de notre affranchissement eut un indéfinissable écho dans nos cœurs; rien ne saurait exprimer la douleur que nous éprouvions en ce moment. C'était du dépit, de la honte même, car, dans notre foi naïve, nous avions cru longtemps à l'impossibilité d'un pareil évènement.

On continua la retraite sur le village de Thielen et sur celui de Lille, où l'on passa la nuit; nos avant-postes observaient les routes de Casterlé et de Gierlé, ainsi que le bois de ce nom. Le 9^{me} régiment de ligne venait de nous rejoindre,

Turnhout était donc entre les mains de l'ennemi. Ce premier succès devait en amener d'autres ; et cependant, chose généralement ignorée, cette journée de Raevels presque inconnue dans nos annales , sauva en partie la Belgique. La droite de l'armée hollandaise, tenue en échec le 2 et le 3 août , ne put poursuivre sa route que le 4. L'ennemi, en s'avancant vers le cœur du pays , n'arriva devant Louvain que le 12 août. Le 13, l'armée française montra les têtes de ses colonnes aux environs de Tirlemont. Il est donc évident que, par suite de l'énergique résistance opposée à l'armée hollandaise le 2 août 1831, les événements ont été retardés au moins de deux jours ; car l'ennemi marcha depuis lors avec la plus grande circonspection et ne put, malgré l'espoir hautement manifesté par le prince d'Orange, arriver à Bruxelles.

Pour ce qui concernait l'avant-garde de l'armée belge, elle s'était tirée honorablement de ce que j'ai appelé un mauvais pas ; elle n'avait pas à rougir de sa conduite. Mais les deux armées de l'Escaut et de la Meuse étaient désormais séparées. Une distance de 15 lieues en moyenne allait les tenir éloignées l'une de l'autre. Quoi d'étonnant ? N'avait-on pas tout fait pour obtenir un pareil résultat ? L'armée ennemie put s'avancer sans s'inquiéter beaucoup de nos simulacres de défense. Maîtresse du plateau élevé du Limbourg, elle marcha sur Hasselt, en refoulant les troupes de Daine campées à Zonhoven ; maîtresse des sources de nos rivières, elle les longea sans devoir les franchir et, pendant que par sa droite et sa gauche elle contenait Escaut et Meuse, son centre marcha sur Diest et Lou-

vain, elle serait infailliblement entrée dans la capitale, sans l'arrivée de l'armée française.

En manœuvrant dans la Campine et après avoir passé la Nèthe à Grobbendonck, nous arrivâmes le 5 août à Pulderbosch et à Santhoven; la jonction avec le corps de bataille était opérée. Au bas de l'Escaut, l'armistice avait également été violé par les Hollandais. Calloo avait cédé au nombre de ses attaquants; la marine ennemie stationnée dans ces parages, profitant de la marée haute, canonna à l'improviste ce malheureux village et dispersa ses quelques défenseurs, la citadelle d'Anvers agit en même temps; nous entendîmes son canon gronder dans le lointain.

Le 6 août, la division du général de Tiecken de Terhoven leva le camp de Schilde; notre brigade forma l'avant-garde et le soir nous arrivâmes à Lierre, nous traversâmes la ville. Le lendemain, dimanche 7 août, nous étions au bivouac à Heyst-op-den-Berg; une pluie battante nous avait accompagné pendant notre marche de nuit. Le soleil apparut dans la journée et le vent, qui soufflait du sud, nous fit entendre distinctement le canon de Daine. C'était le bruit du combat de Houthalen, livré par ses troupes. La distance nous parut moindre; nos généraux résolurent de se porter en avant. On marcha jusqu'au village de Westerloo; on prit position derrière la grande Nèthe; l'avant-garde passa la rivière et se plaça au pied de la colline sur laquelle se trouve le village de Veerle; les gardes établies, on passa ainsi la nuit au bivouac.

Le lendemain 8, on entra dans la commune de Veerle; grand fut l'étonnement des habitants en nous

voyant paraître ; une fraction de l'aile droite de l'armée ennemie y avait passé la nuit ! Sur toutes les portes des maisons on voyait écrit à la craie et en Hollandais le nombre d'hommes qui y avaient logé. Ces troupes, parties de grand matin , s'étaient rendues à Sichem ; l'armée hollandaise était déjà maîtresse de Diest.

Après une halte assez longue, on rétrograda pour rejoindre les troupes venues de l'intérieur à Aerschot où notre division arriva le 8, au soir.

Nous voilà donc à la recherche de cette nouvelle Toison d'or que l'on appelait « la jonction des deux armées ! » Il en était bien temps. Nous étions rompus, comme une digue, l'armée ennemie, pareille à un torrent, inondait le pays. Rien ne put rendre notre étonnement lorsque nous entendîmes de braves gens, venus de l'intérieur du pays, nous parler sérieusement de leur espoir fondé sur cette fameuse jonction.

Depuis trois mois on avait facilité l'invasion ennemie, depuis trois mois on avait laissé l'immense espace qui sépare Turnhout de Hasselt sans un seul soldat. L'armée de l'Escaut s'éclairait et se gardait pour son compte, l'armée de la Meuse en faisait autant, aucune liaison n'existait entre elles ! Deux ailes, sans corps central dûment organisé, devaient empêcher une invasion si longtemps prévue, et lorsque tout avait réussi au gré de l'ennemi commun, on parlait de jonction ! Jamais dérision ne fut plus amère.

En arrivant à Aerschot, nous ne doutâmes plus un instant de l'insuccès de la campagne. Le désordre qui régnait dans les idées et dans les actes nous fit mûrement réfléchir. La direction était nulle. On a dit sou-

vent : « Tout le monde voulait commander et personne ne voulait obéir ; » je retourne la phrase, et je dis : « Tout le monde aurait obéi, si l'on avait su commander. » Pour ce qui nous concernait, nous savions déjà qu'il ne s'agissait plus que de remplir notre devoir et de nous faire tuer dans la position où le hasard nous aurait conduits.

Le lendemain, 9 août, nous fîmes une reconnaissance vers Montaigu ; puis nous nous retirâmes sans avoir brûlé une amorce ; le soir, nous étions au bivouac de Thildonck, en arrière de Louvain.

Le 11, au matin, nous reçûmes l'ordre d'avancer sur la ville ; nous traversâmes Louvain pour prendre position au delà des hauteurs de Pellenberg. La brigade, ayant notre régiment en tête, sortit par la porte de Diest pour se rendre à sa destination ; nos éclaireurs précédaient la colonne et la flanquaient ; les tirailleurs de notre corps, dont l'uniforme vert étonna les gardes civiques déjà établis dans la plaine, furent accueillis par une salve des mieux conditionnées. Heureusement pour nous, ces derniers tiraient mal et aucun des nôtres ne fut blessé.

Vers les 3 heures de relevée nous occupâmes le village de Lubbeek, nos avant-postes s'étendirent dans la plaine qui nous séparait de l'ennemi.

Bientôt du point élevé sur lequel nous nous trouvions, nous entendîmes le canon. C'était le commencement du combat de Boutersem qui dura jusqu'à la tombée de la nuit et qui finit à notre avantage.

Pendant la journée du 11 août, le centre de l'armée ennemie s'étant porté de Tirlemont sur Louvain, vint

se heurter contre un régiment de la division de Tiecken, le 12^e de ligne, appuyé d'une batterie d'artillerie. Tandis que sa gauche éclairait Jodoigne, Hamme et Wavre, sa droite occupait Winghe, St.-Georges et le terrain compris entre les deux chaussées de Diest et de Tirlemont sur Louvain. En position au village de Lubbeek, nous attendîmes les événements qui se préparaient pour le lendemain.

CHAPITRE IX

COMBATS DE LUBBEEK, 12 AOÛT, DU PELLENBERG, DE LOUVAIN. — LA CANONNADE A LA PORTE DE TIRLEMONT. — LE ROI DANS LOUVAIN. — LE 2^e CHASSEURS A PIED S'EMPARA DES HAUTEURS DU ROUSELBERG, TRAVERSÉ PAR LA CHAUSSÉE DE MALINES. — DERNIER COMBAT SUR LE PLATEAU DE LA MONTAGNE DE FER.

Le 12 août, à 4 heures du matin, la fusillade s'engagea entre nos avant-postes et l'ennemi. Placés sur le plateau élevé de Lubbeek, nous fûmes bientôt forcés de reculer pour prendre une position qui nous exposait moins à l'action de l'artillerie ennemie. Opposée à l'armée hollandaise qui, comme je l'ai dit plus haut, tenait la campagne entre les deux chaussées, notre brigade se forma sur deux lignes; nous étions en première et le 9^e régiment en deuxième ligne, en arrière de nous. Nos avant-postes se replièrent et furent accueillis par les renforts que l'on envoya à leur rencontre. Un chemin creux qui traversait la campagne les reçut et l'action continuait de pied ferme, lorsque vers les cinq heures du matin, un brouillard épais s'éleva et vint intercepter la vue, au point de ne plus pouvoir distinguer les objets à une distance de 200 pas. Nos tirail-

leurs soutinrent le combat, malgré ce contretemps. Les sonneries des clairons de l'ennemi, qui cherchait toujours à nous tourner par sa droite, étaient les seuls indices sur lesquels nous pouvions nous guider ; mais les Hollandais, maîtres absolus de la chaussée de Diest que nous n'avions pas occupée, nous débordèrent, et leur mitraille chassa bientôt du chemin creux qui leur servait de parapet les tirailleurs de la première ligne ¹.

En même temps la cavalerie ennemie se présenta devant l'extrême gauche du 9^e régiment, déployée en arrière de nous ; le chef du bataillon de l'aile, en voyant les lanciers à travers le brouillard, forma le carré contre la cavalerie. Cette formation n'était pas encore achevée, que cette troupe ennemie démasqua une batterie qui, lançant sa mitraille contre ce malheureux bataillon, mît le trouble dans ses rangs et une quantité d'hommes hors de combat ².

¹ L'armée ennemie était maîtresse de la chaussée de Diest à Louvain. Pourquoi ? Voilà une question que je n'ai jamais pu résoudre. Le simple bon sens rejette une pareille aberration. Où en était donc réduite l'intelligence de notre état-major général ? Fourrer toute une brigade d'avant-garde dans un terrain labouré, sans avoir sa gauche gardée et surtout quand cette gauche, qui était en l'air, se trouvait dominée par une route de première classe, une chaussée sur laquelle l'artillerie pouvait défilér à deux pièces de front et la cavalerie et l'infanterie sur un front de 12 à 20 files ! La plupart des malheureux, immolés pendant cette matinée, n'ont dû la perte de leur vie qu'à cette impardonnable incurie. L'ennemi en profita et arriva sans obstacle aux portes de Louvain.

² « Ce bataillon forma le carré contre la cavalerie et reçut la mitraille. » On a beaucoup critiqué la conduite du chef de ce bataillon, et sa carrière militaire s'en est toujours ressentie ; il a même passé pour ridicule aux yeux de ceux qui n'étaient pas à ses côtés ; mais un peu de réflexion suffira pour

Notre artillerie, traînée péniblement à travers les terres labourées, ne pouvait opposer qu'une résistance inefficace à celle de l'ennemi.

Réduit à la seule arme de l'infanterie, le combat continua et la retraite eût lieu en bon ordre. On prit position sur la hauteur du Pellenberg. Le brouillard s'étant dissipé et l'infanterie hollandaise s'étant montrée dans la plaine, nous reprîmes l'offensive; un nouveau combat s'engagea. Mais l'artillerie ennemie toujours à portée accabla de ses feux nos réserves et nos soutiens, et nous fûmes forcés de continuer la retraite. L'on arriva devant la ville de Louvain, vers une heure après-midi, nous avions soutenu le combat depuis 4 heures du matin jusqu'à ce moment, pour faire une lieue et demie de chemin !

Notre brigade trouva devant Louvain le reste de la division de Tiecken de Terhove et quelques troupes venues de l'intérieur, rangées en bataille. Elle reçut l'ordre de se placer sur les remparts de la ville à la

justifier le lieutenant-colonel Ruzette. Je n'ai connu cet officier supérieur que de vue; je ne lui ai jamais parlé; mais voici le fait : Les lanciers hollandais arrivaient par la chaussée de Diest; le bataillon du 9^e était déployé; le brouillard était si dense, qu'il devenait impossible de distinguer autre chose que les masses. Le lieutenant-colonel Ruzette, voyant cette colonne de cavalerie menacer son flanc, forma le carré. Mais ces cavaliers ne servaient que d'escorte à une batterie d'artillerie légère; lorsque les pièces ennemies furent à portée, la manœuvre exécutée en vue de résister à la cavalerie devint funeste aux nôtres; l'artillerie hollandaise tonna sur eux; le bataillon souffrit beaucoup et ne tint pas sous cette attaque imprévue. Il se rallia sous la protection de nos tirailleurs. Le lieutenant-colonel Ruzette étant blessé, un capitaine prit le commandement de sa troupe.

Là fut tué d'un coup de feu le sous-lieutenant Van Diepenbeek, brave et vaillant jeune homme, natif de Vilvorde.

droite de la porte de Tirlemont. Bientôt l'armée hollandaise apparut et l'action s'engagea devant Louvain. Pendant que l'on canonnait de part et d'autre, nous restions en réserve. Au bout d'un certain temps, nous vîmes un corps ennemi se diriger par le chemin d'Heverlé, pour gagner la chaussée de Bruxelles; on crut d'abord que c'était de l'infanterie belge qui s'étendait vers la droite de la ligne de bataille, mais pour un œil un peu exercé, le doute n'était guère possible.

L'ennemi nous tournait et marchait vers la capitale; son feu continuait hors la porte de Tirlemont sans sembler avoir pour objectif de forcer notre ligne de bataille. Dans ce moment arriva l'ordre de nous porter en avant; nous crûmes faire une sortie; nous la fîmes en effet, mais c'était en traversant la ville et en rétrogradant vers la porte de Malines.

Le mouvement tournant était exécuté par l'ennemi, la chaussée de Louvain à Malines était en son pouvoir. Le Roi et son état-major se trouvaient encore en ville. Le général de Tiecken de Terhove nous attendait à la porte de Malines; le régiment arrivé, il nous dit : « Chasseurs, il faut frayer un passage au » Roi, je compte sur vous ! » La sortie eût lieu, il me reste à la décrire; c'est la dernière action de cette campagne.

La chaussée de Louvain à Malines traverse par une tranchée la colline qui s'appelle en flamand le « Rouselberg; » l'ennemi occupait les hauteurs qui dominent cette chaussée, à sa gauche se trouve un plateau

qui se joint à la montagne dite « de fer » sur laquelle passe la grande route de Bruxelles. Au premier aspect ce plateau paraît uni, mais un chemin creux le traverse dans une direction presque parallèle à la chaussée de Malines.

Il était environ trois heures de relevée, quand l'ordre d'enlever cette position nous fut donné, et on l'exécuta sur le champ. Les trois bataillons se mirent en marche. Nous étions sans artillerie, mais un escadron de chasseurs à cheval nous précédait. La fusillade ennemie ramena cette cavalerie sur nous. Le régiment monta sur le plateau à gauche de la route, sans répondre aux feux des Hollandais; en un instant il était maître de la position. L'ennemi, poursuivi à travers la plaine, se retira en se rapprochant d'un bois occupé par les siens; son artillerie, portée en cet endroit, nous accueillit à coups de mitraille, nous ne pouvions répondre qu'à coups de fusils. On se déploya en tirailleurs et l'on continua la poursuite. Pendant que nous refoulions l'infanterie ennemie vers la chaussée de Bruxelles, sa cavalerie se montra sur celle de Malines, pour barrer le passage. La brigade Clump se présenta, et son artillerie, donnant sur la cavalerie hollandaise, la força à une prompte retraite. La route était dégagée; la brigade Clump passa et le Roi prit la direction du village de Campenhout.

La retraite du corps de bataille s'effectua pendant que nous étions au plus fort de l'action. Le feu nourri de l'artillerie avait arrêté notre élan, lorsque la cavalerie hollandaise fit, sur nos lignes déployées en tirailleurs, une charge en fourrageurs.

Les dragons et les hussards sabraient nos jeunes soldats qui dans leur ardeur s'étaient trop avancés ¹, les autres se retirèrent vers le chemin creux qui traverse la plaine; à son tour la cavalerie ennemie dut s'arrêter; un feu ardent de notre part la força à tourner bride et à se sauver plus lestement qu'elle n'était venue. On rallia ensuite les tirailleurs sur le corps de réserve, puis le régiment vint rejoindre la chaussée, pour suivre la retraite sur Malines, en formant l'arrière garde.

Un armistice, disait-on, venait d'être conclu; toujours est-il que depuis ce moment nous ne fûmes plus inquiétés. En nous retirant, nous devions passer le canal à Thildonck; on avait mis le feu au pont, mais il n'était pas assez entamé pour empêcher notre passage. Nous arrivâmes la nuit à Malines, harrassés de fatigue, et je puis le dire ici, complètement découragés.

Désormais plus de prestige, plus de gloire; le rêve s'était évanoui! Le lendemain, 13 août, le régiment

¹ Au nombre des cavaliers qui chargeaient nos tirailleurs déployés, se trouvait un officier général. Un jeune sergent, tombé en se ralliant sur la réserve, se releva nu-tête; sommé de se rendre, il riposta à coups de baïonnette. Il reçut un coup de sabre à la tête, un second à la main et fut ainsi mis hors de combat.

Ce jeune sous-officier s'appelait Jaque. Le général était le duc de Saxe-Weimar. Lorsque quelques jours après le duc vint visiter les blessés à l'hôpital de Louvain, il reconnut Jaque et loua publiquement son courage. Il lui remit une pièce de dix florins et le recommanda vivement aux soins de la direction.

Jaque est arrivé au grade de major. Cet officier supérieur s'est éteint dernièrement à Bruxelles, sa ville natale, le 19 février 1877.

réuni à Malines quitta cette ville et fut cantonné dans les villages environnants, situés dans la direction de Louvain. Une trêve ayant été conclue et les hostilités ayant cessé, il reçut l'ordre de se rendre à Termonde où il fut inspecté par le colonel l'Olivier. Quelques jours après, la formation du camp de Diest ayant été résolue, le régiment s'y rendit et y fut renforcé par le corps de tirailleurs Liégeois et par celui des tirailleurs du Luxembourg ; ces troupes furent incorporées au commencement de septembre, le mois suivant on y ajouta un certain nombre de miliciens des classes de 1826 et 1827, laissés jusque là dans leurs foyers. C'est après cette organisation nouvelle que les officiers de l'ancien corps franc furent brevetés et prirent définitivement rang dans l'armée ¹.

¹ On nous breveta par arrêtés royaux portant des dates successives. Ceux qui se trouvaient au 1^{er} régiment de chasseurs d'abord ; ensuite ceux du 3^e chasseurs à pied, ceux du 2^e chasseurs en dernier lieu et à la queue de toute l'armée !

Il est vrai de dire qu'en 1830, comme en 1831, ce régiment était entré le premier en campagne.

CHAPITRE X

LES VOLONTAIRES DE 1830 PENDANT LA CAMPAGNE DU MOIS D'AOÛT 1831. —
FIN DU MÉMOIRE.

Maintenant que le temps a laissé s'établir plus d'une opinion sur cette époque déjà lointaine, le lecteur impartial pourrait-il admettre « que c'est à l'indiscipline des volontaires que l'on a dû l'insuccès de la campagne du mois d'août ? » Cette opinion était fort accréditée au début de notre nationalité, et beaucoup y ajoutèrent foi. Je le demande, où est la justification d'un pareil propos ? Récapitulons la conduite de ces hommes de 1830, pendant l'année 1831. Au milieu d'un hiver rigoureux, on les campe dans une vaste bruyère, en blouse, sans autres vêtements supplémentaires que ceux fournis par les dons patriotiques des habitants de Turnhout et quelques vieilles capotes d'hôpital. Ont-ils déserté leur poste ? Non, ils sont restés fidèles à l'honneur. Murmuraient-ils, se livraient-ils au pillage ? Non, ils attendaient patiemment le pain noir que la charité publique leur procurait, en attendant

qu'une distribution munitionnaire leur fut faite. Et pour qui cette abnégation et ce dévouement? Pour leur pays qu'ils croyaient à bout de ressources!

Les déplorables trahisons de février et de mars ont-elles jamais compté des complices parmi nous? Non, car si le parti orangiste a trouvé des complaisants ou des dupes à Gand et ailleurs, les véritables volontaires, les combattants de septembre et d'octobre sont restés fidèles à leur serment!

Quand s'ouvrit la campagne du mois d'août 1831, quelle a été leur conduite? Le 2 août, le général Niellon fixe le départ pour 3 heures du matin, à minuit tout le monde était sous les armes, pas un homme ne manquait. Le général entraîné lui-même, en voyant leur air résolu, se mit à leur tête et partit sur le champ. Puis, quand l'ennemi s'approcha, le général leur cacha-t-il sa force supérieure? Non, il leur dit crûment la vérité : « Soldats, l'ennemi a franchi » la frontière, il arrive vingt contre un, mais je » compte sur vous. » Et le combat engagé à 7 1/2 heures du matin, durait encore à 8 heures du soir!

Le lendemain, 3 août, l'aile droite de l'armée hollandaise se déploya et présenta la bataille à cette poignée d'hommes qu'elle avait combattue la veille. Arrivé à Turnhout, le prince Frédéric d'Orange s'emporta contre la personne qui, sur son interpellation, lui répondit que notre force numérique ne dépassait pas 700 combattants.

Pendant tout le temps que dura notre retraite sur le corps de bataille, l'ennemi ne nous poursuivit qu'avec la plus grande circonspection.

Puis, quand le 11 août suivant, l'armée hollandaise se trouva en face d'un autre corps de volontaires à Boutersem, quel succès obtint-elle?

Enfin, quelle a été la conduite des volontaires pendant la journée du 12? Attaqués au point du jour par des forces supérieures, placés dans les conditions tactiques les plus défavorables, ayant leur gauche constamment débordée, battus par l'artillerie ennemie à laquelle ils ne pouvaient riposter qu'à coups de fusil, lâchèrent-ils pied? Non, ils combattirent vaillamment. Forcés enfin à la retraite, comment l'effectuèrent-ils? Ils disputèrent le terrain pied à pied et mirent neuf heures pour rétrograder pendant l'espace d'une lieue et demie de Lubbeek à Louvain.

Dans l'après midi de cette journée néfaste, qui fit l'attaque de la tranchée de la route de Malines, et qui l'emporta? Qui, par cette circonstance même, après avoir soutenu les chances d'un combat d'avant-garde le matin, se trouvait le soir à l'arrière garde d'une armée en retraite? Singulière présomption, dirait-on, que de rapporter le tout aux siens. Telle n'est pas mon intention, mais je combats une calomnie accréditée, qui ne peut trouver grâce devant l'histoire, si elle n'est réfutée victorieusement par des faits incontestables.

Pour ce qui regarde ce que l'on appelle « la déroute de Louvain, » nous sommes restés purs de ses souillures; pendant qu'elle eut lieu, nos poitrines étaient exposées aux coups de l'ennemi. Nous n'avons connu cet épisode que par ouï-dire.

Je me résume; je n'ai écrit que ce que j'ai vu, je n'ai pas quitté l'armée de l'Escaut; mais celle de la

Meuse a également compté ses victimes et ses martyrs. Le temps efface tout, dit-on, mais enlèvera-t-il les remords aux consciences coupables ? En bon patriote, je le leur souhaite ! Moi, je prie Dieu qu'il me laisse vieillir avec mon unique serment, et qu'il me donne encore assez de jours pour que je puisse élever mes enfants dans ces sentiments d'honneur et d'amour de la patrie qui ne m'ont jamais abandonné !

APPENDICE

RÉSUMÉ DES PRINCIPAUX ÉVÈNEMENTS HISTORIQUES

CHAPITRE XI

1830. — BELGES ET BATAVES. — L'ARMÉE DU ROI GUILLAUME DEVANT BRUXELLES. — L'INSURRECTION. — L'ÉTABLISSEMENT DU GOUVERNEMENT PROVISOIRE. — LE CONGRÈS. — L'EXCLUSION DE LA MAISON D'ORANGE-NASSAU.

Aujourd'hui que tout ce qui concerne les faits historiques de notre révolution est connu, le bien comme le mal, on ne peut s'empêcher de se demander comment la Belgique a pu survivre et s'affermir au milieu de tant de difficultés.

La révolution belge a été le produit d'un antagonisme entre deux peuples qui n'étaient pas faits pour s'entendre, et cette inimitié durait depuis 15 ans ! Les Hollandais, qui se croyaient en tout et pour tout supérieurs aux populations belges, nous considéraient comme annexés à leur pays, par droit de conquête.

Ils regardaient la Belgique comme un agrandissement de leur territoire, et si nous étions mécontents de leur manière d'agir à notre égard, ils ne pouvaient nous pardonner notre opposition aux vœux et aux désirs de la Hollande, notre suzeraine !

Que l'on consulte les auteurs qui ont traité la question de nos griefs. Van der Straeten, avant 1830, dans son livre intitulé : « De l'état actuel du » royaume des Pays-Bas et des moyens de l'améliorer ; » J.-B. Nothomb, ensuite, dans son remarquable ouvrage : « Essai historique et politique de la révolution belge, » et l'on pourra se pénétrer des causes et des raisons qui ont provoqué ce mouvement national. Certes, il y a eu des préludes, des commotions isolées avant que ce mouvement ne se soit généralisé ; mais ce n'était pas comme quelques-uns l'ont prétendu, une pâle copie de la révolution qui venait d'avoir lieu en France.

En renversant la dynastie de la branche aînée des Bourbons, la France protestant contre la restauration imposée par la force des baïonnettes étrangères, plaça le roi Louis Philippe sur le trône.

Si la Belgique à son tour protesta contre les actes du Congrès de Vienne qui nous avait annexés à la Hollande sans nous consulter, qui avait-il d'étonnant à ce que l'on profita du mouvement français pour anéantir ce qui avait été imposé par la Sainte Alliance ?

La révolution belge n'a pas été un fait irréfléchi, inconséquent ; elle est sortie des entrailles de la nation. Tout homme de cœur vivant à cette époque, tant dans la capitale que dans nos provinces, y a

pris sa large part; les uns par leur intelligence, les autres en assistant aux combats qui ont préludé à la séparation du royaume des Pays-Bas.

Quand l'armée du roi Guillaume, devenue l'armée ennemie, se présenta devant Bruxelles et voulut imposer par la force les volontés de son souverain, le tocsin y répondit, et tout ce qu'il y avait de viril dans la cité prit les armes! Le combat fut rude et dura longtemps; mais enfin, la victoire resta aux nôtres et l'armée hollandaise se retira.

Tout en déplorant cette lutte fratricide, provoquée par le mauvais gouvernement du roi Guillaume, on ne peut assez admirer le bouillant courage de ces soldats du premier jour, la plupart jeunes et imberbes, qui débutaient dans la carrière des armes par des sanglants combats; et dont plusieurs arrivèrent par la suite au sommet de la hiérarchie militaire.

Les Chazal, les Jambers, les frères Van Laethem, dont le plus jeune fut grièvement blessé, les frères Michaux, le regretté Jenneval, Robert, qui reçut une grave blessure, Barthels, Prové, Maréchal, Cartiaux, Pouchin et tant d'autres payèrent noblement de leur personne.

Certes, ce n'était point là une émeute populaire, ce n'était pas l'action inconsciente de la plèbe. L'aristocratie belge ne resta pas non plus indifférente, elle eut aussi ses plus dignes représentants dans cette insurrection nationale.

Plaçons au premier rang les comtes de Mérode, dont l'un, le comte Frédéric, paya de sa vie son dévouement à notre cause.

Le baron d'Hooghvorst, dont l'influence fut si grande et si salulaire au pays dans les premiers moments de notre émancipation ; le marquis de Chasteler, si brave et si dévoué, qui forma la compagnie qui porta son nom ; Berlaymont, ensuite ; puis le baron Coppens, qui nous amena son contingent gantois.

Honneur à ces patriotes convaincus qui firent partager à leur concitoyens les sentiments qui les animaient et qui vinrent au secours de la capitale : Rogier, qui arriva avec ses Liégeois ; Renard avec ses Tournaisiens ; Sapin qui amena ses Montois ; Guillaume, Fontaine, Le Hon, Lecat et tant d'autres.

Ce n'étaient pas les récompenses qu'ils avaient en vue, ces cœurs dévoués ; ils savaient qu'en cas d'insuccès, la mort ou au moins l'exil les attendait ; mais ils étaient belges de cœur et d'âme, ils étaient patriotes, c'est tout dire !

Le sang belge coula à flot pendant ces jours néfastes. Dans les rangs de l'armée assaillante où le devoir les retenait, les Capiaumont, les Damman, les Buls, tous futurs généraux, versèrent leur sang pour une cause que leur cœur et leur raison réprouvaient.

Les épisodes qui ont suivi ces événements sont trop connus pour que je les répète ; les hommes, qui appartiennent à l'histoire contemporaine, ont trouvé des plumes plus autorisées que la mienne pour faire passer leurs noms à la postérité ! Si mes souvenirs et mon amitié me font graviter autour d'un milieu où je pourrais être déplacé, on me pardonnera : je ne suis

pas un historien, je ne suis qu'un vieux soldat qui raconte et admire ce qui est noble et beau.

J'espère être lu par les jeunes militaires, je pense qu'on ne peut assez leur rappeler les actes de courage, de bravoure et de loyauté qui ont été l'apanage de leurs devanciers.

Je ne citerai que les principaux événements qui se sont succédés après l'insurrection de Bruxelles.

Le 24 septembre 1830, à 7 heures du matin¹, un premier gouvernement se forma sous le nom de « Commission administrative. » Cette commission se composa de Messieurs le baron d'Hooghvorst, Ch. Rogier, Joly; de Messieurs de Coppyn et Van der Linden, secrétaires. Le 25 septembre elle s'adjoignit M. Nicolai. Le gouvernement provisoire se constitua définitivement ce jour-là. Il était formé de Messieurs le baron d'Hooghvorst, Ch. Rogier, comte F. de Mérode, Alexandre Gendebien, S. Van de Weyer, Joly, Van der Linden, Nicolai et de Coppyn; le 28 Monsieur De Potter fut adjoint au gouvernement.

Peu après la Légion belge-parisienne arriva à Bruxelles. Je déposai entre les mains de Monsieur De Potter, alors membre du gouvernement provisoire, la délégation de commandant qu'il m'avait remise lui-même quelques jours auparavant à Paris, comme président du comité belge.

Lorsqu'en suite des événements militaires racontés plus haut, nous marchions sur Turnhout, nous espé-

¹ Nothomb, *Essai historique et politique de la Révolution belge.*

rions faire la conquête du Brabant septentrional, dont les populations surexcitées attendaient notre arrivée avec impatience. Mais la diplomatie européenne arrêta notre élan, il fallut se soumettre à la suspension d'armes du 21 novembre, suivie bientôt de l'armistice du 15 décembre 1830.

Le 25 novembre le congrès prononça l'exclusion perpétuelle de la maison d'Orange-Nassau.

CHAPITRE XII

LA BELGIQUE APRÈS LA REDDITION D'ANVERS. — L'ENTHOUSIASME GÉNÉRAL. — MOUVEMENT DES CORPS DE VOLONTAIRES. — TURNHOUT, MAESTRICHT, VENLOO. — RENTRÉE DES OFFICIERS BELGES DANS LEUR PATRIE. — LEURS AGISSEMENTS. — MALAISE ET MÉFIANCE. — LES CONSPIRATIONS. — NOS REVERS.

L'armée hollandaise avait quitté la Belgique. Nielon se trouvait en face du Brabant septentrional; Mellinet avait investi Maestricht, et dans l'extrême Limbourg, Brialmont venait de s'emparer de Venloo.

Jamais le sentiment national n'avait été plus unanime qu'il ne l'était dans notre pays; après ces prodigieux succès obtenus dans l'espace de deux mois; gouvernement provisoire, congrès, peuple, armée, tous participaient à cet enthousiasme général!

La révolution était accomplie. Il s'agissait de la faire accepter par l'Europe. Là commencèrent les difficultés. Sylvain Van de Weyer se rendit à Londres, envoyé auprès de la conférence par le gouvernement provisoire, pour y faire valoir nos droits et y défendre nos intérêts; il sut se faire agréer par les plus vieux

diplomates de cette époque. Nothomb lui fut adjoint dans la suite, et ces deux jeunes gens, à peine sortis de l'université, s'acquittèrent de leurs différentes missions d'une façon remarquable.

Tout se présentait en ce moment sous d'heureux auspices. Le roi de Hollande venait de délier les officiers belges de leur serment de fidélité. Ceux d'entre eux qui le demandèrent furent honorablement démissionnés. La grande partie de nos nationaux rentra en Belgique et vint offrir son épée au service de la Patrie régénérée.

Il en arriva, entre autres, trois qui furent reçus avec toute la déférence et la distinction qu'inspiraient leurs qualités personnelles et les grades élevés dont ils étaient revêtus dans l'armée des Pays-Bas.

L'un, d'origine plébéienne, était un homme d'une capacité hors ligne; sa grande intelligence le distinguait entre tous; aujourd'hui, les officiers, devenus eux-mêmes généraux et qui ont servi sous ses ordres, en parlent encore avec admiration.

Le second, militaire expérimenté, appartenait à une des principales familles de notre aristocratie; on pouvait tout espérer de la loyauté d'un personnage d'aussi noble naissance, et l'on croyait, avec quelque raison, le voir par son dévouement à notre cause, marcher sur les traces des de Mérode et des d'Hooghvorst.

La troisième épée, que l'on croyait loyale, fut offerte au nouveau gouvernement par un homme dont les mérites militaires paraissaient incontestables.

Dans les griefs dont le pétitionnement général de 1829 avait demandé le redressement, ceux des mili-

taires, belges de naissance, comptaient pour une large part.

Pouvions-nous supposer un instant que ces militaires, considérés comme sacrifiés aux officiers Hollandais, pendant les quinze années qui venaient de s'écouler ne reconnaîtraient pas le nouvel ordre établi?

Rentrés librement dans leur patrie, accueillis avec empressement par leurs concitoyens, placés dans l'armée dans des conditions exceptionnellement avantageuses, nous étions en droit d'espérer d'eux qu'en retour ils nous auraient fait profiter de leurs lumières, de leurs capacités, de leurs connaissances militaires, nous si novices dans le métier des armes?

Si, comme ils nous l'ont prouvé par la suite, nous leur étions antipathiques, pourquoi n'étaient-ils pas restés en Hollande? La Belgique leur avait ouvert les bras, sans les avoir demandés.

La corruption allait donc régner en haut lieu. Heureusement elle ne trouva pas de complices parmi les officiers subalternes sortis de l'armée des Pays-Bas.

Jeunes comme nous, ils partageaient nos illusions et nos croyances; leur patriotisme était aussi sincère que le nôtre, et l'on peut dire à leur honneur, que dans tous les mouvements anti-révolutionnaires qui suivirent la prise de possession du ministère de la guerre, depuis le 30 octobre 1830 jusqu'au 3 août 1831, aucun officier de cette catégorie ne s'y est trouvé mêlé ou compromis.

Le patriotisme et l'énergie de ces officiers subalternes ont fait avorter la plus grande partie des conspirations qui éclatèrent depuis le 2 février 1831.

A Gand, grâce au courage stoïque du gouverneur, baron de Lamberts-Cortenbach et à l'initiative héroïque du sous-lieutenant des pompiers Rolliers, le mouvement en faveur du prince d'Orange tourna à la confusion de ses auteurs.

Malheureusement le sang belge coula et ce fut celui de pauvres enfants du pays, de simples soldats qui, jusqu'au dernier moment, ignoraient pour qui et pour quoi on les sacrifiait.

Mais l'officiel épargna les coupables, ils eurent la vie sauve ceux-là¹.

L'énergie de deux jeunes officiers d'artillerie fit avorter à Anvers le complot le mieux ourdi. Les capitaines Eeneys et de Ryckholt avertirent et appuyèrent ensuite les colonels Clump et Coitin, chefs de corps des régiments de la garnison, dans leur opposition contre les deux généraux qui s'étaient prononcés en faveur de la famille d'Orange; le mouvement anti-révolutionnaire s'éteignit sans effusion de sang.

Citons encore avec reconnaissance un jeune patriote, Berten, qui à Malines sauva l'honneur de son régiment, lequel, inconscient, marchait sur Bruxelles pour appuyer un mouvement en faveur de ce même prince d'Orange.

Après tous ces actes coupables perpétrés pendant les premiers mois de l'année 1831, doit-on s'étonner que la méfiance se glissa dans les rangs de l'armée?

¹ Voir les *Conspirations militaires* (lieutenant-général Eenens).

On sentait la trahison, elle suintait, comme on dit vulgairement, par tous les pores, mais on ne pouvait pas la définir.

Qu'avions-nous à opposer à toutes ces intrigues? Notre dévouement, notre bonne foi ! Nous devions succomber dans ce combat, les armes n'étaient pas égales. Quel était le but que s'étaient proposés ces hommes funestes en venant offrir leurs services au pays ? Saper dans sa base l'édifice élevé par la volonté nationale. Et la pioche du démolisseur passa d'une main dans une autre, depuis le 30 octobre 1830 jusqu'au 3 août 1831.

Après la désastreuse campagne du mois d'août 1831, le dernier ministre de la guerre tomba en disgrâce; ses prédécesseurs restèrent en faveur, et quand on leur demandait leur opinion sur la cause de nos revers, ils répondaient en soupirant : « *L'indiscipline des volontaires !* »

Le mot fit fortune, et ils vécurent là-dessus honorés et considérés pendant plusieurs années. Au lion de 1830, mortellement blessé, ils venaient de donner le coup-de-pied de l'âne.

CHAPITRE XIII

LE ROI LÉOPOLD 1^{er}. — CHARLES DE BROUCKERE, MINISTRE DE LA GUERRE. — RÉORGANISATION DE L'ARMÉE. — LES CAMPS.

Heureusement pour la Belgique, le roi Léopold, par son mérite personnel et ses attaches princières, sauva notre indépendance.

Militaire consommé, il prit un soin tout particulier à former une armée en état de faire face à l'ennemi. Dès le mois de septembre 1831, il ordonna la réunion de la plus grande partie des troupes disponibles au camp de Diest; elles y exécutèrent des manœuvres d'ensemble sous le commandement du lieutenant-général Goethals. Charles De Brouckere, nommé ministre de la guerre, fit rentrer les classes de miliciens laissés dans leurs foyers et organisa dans ce même mois de septembre une armée que nous aurions pu posséder, dès les mois d'avril ou de mai. Car il la forma avec les mêmes éléments que ceux dont les ministres ses prédécesseurs pouvaient disposer. On peut le répéter avec raison, si Charles De Brouckere était arrivé six mois plus tôt au timon des affaires,

les dispositions stratégiques eussent été toutes autres et l'ennemi aurait certainement hésité à nous attaquer ; la funeste campagne du mois d'août n'aurait pas eu lieu et le traité des 24 articles serait resté à l'état d'embryon.

Indépendamment du camp de Diest, on forma l'année suivante ceux de Casteau, de Bauwelz et de Schilde, et ensuite le camp permanent de Beverloo, le plus bel établissement militaire connu en Europe.

Il fallut longtemps avant que la confiance ne revînt. C'est le roi Léopold qui l'a fit renaître, et l'armée de 120,000 hommes, qu'il pût mettre en ligne en 1839, était bien son œuvre à lui.

Le roi était devenu l'idole de l'armée, qui ne voyait pas en lui le souverain, couronne en tête et sceptre en main, mais bien le général en chef, le militaire distingué qui avait donné tant de preuves de valeur sur différents champs de bataille. On ne craignait plus la félonie maintenant, sa cause était la nôtre, on savait pourquoi et pour qui on allait risquer sa vie. Ah ! si les hostilités avaient éclaté en ce moment, comme l'armée se serait bravement battue !

La guerre qui paraissait imminente au commencement de 1839 n'eût pas lieu. La Belgique dut finalement se soumettre aux décisions de la conférence de Londres, et subir à son tour la contrainte qu'avait endurée la Hollande, lorsqu'en 1832 les Français assiégèrent la citadelle d'Anvers.

La paix s'en suivit, et le traité fut signé le 19 avril 1839. Cette fois, la séparation des deux peuples fut définitive, mais à notre détriment.

Nous étions campés à Beverloo lorsque cette nouvelle nous fut annoncée. Elle jeta un froid glacial sur notre enthousiasme des jours précédents; si toute l'armée en était attristée, au 2^{me} chasseurs à pied les sympathies pour les populations des parties cédées, étaient sans contredit plus vives.

Le brave bataillon luxembourgeois, commandé par le major Claisse en 1830, avait été incorporé chez nous, l'année suivante les officiers de ce bataillon étaient devenus nos meilleurs camarades.

D'autre part, nous étions sortis de Venloo depuis 3 ans à peine, et là nous avions vécu au milieu de ces populations limbourgeoises si patriotes, si dévouées et si attachées à la Belgique! Le camp était morne; pas un murmure ne se fit entendre. En soldats disciplinés nous nous soumîmes aux décisions du gouvernement.

La Belgique était indépendante, mais amoindrie, et à qui la faute? Aux quelques félons qui s'étaient succédés au ministère de la guerre en 1830 et en 1831. Certes, ce n'était pas aux ministres, qui en 1839 durent présenter aux chambres l'acceptation du traité des 24 articles, que l'on put appliquer la qualification d'être des Hugonet et des Humbercourt. La source de nos malheurs datait de plus loin.

Enfin tout rentra dans le calme, nous eûmes seulement à reprimer en octobre de cette année une commotion populaire à Gand, le sang belge fut encore une fois répandu. C'était le dernier souffle de l'orangisme expirant.

Le traité des 24 articles nous enleva les plus belles parties des patriotiques provinces de Limbourg et de

Luxembourg, qui nous fournissaient annuellement 1,000 à 1,200 bons soldats, tous robustes campagnards, rompus aux fatigues, patients, dociles et si faciles à instruire et à discipliner. Cette perte, que l'on peut considérer comme irréparable, se fait encore cruellement sentir aujourd'hui dans le recrutement de l'armée.

CHAPITRE XIV

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF. — LES PATRIOTES DE 1830. — LES
DÉBRIS DE 1878.

Lorsque je porte un regard rétrospectif vers ce temps déjà si éloigné, je ne puis sans attendrissement me rappeler l'accueil si sympathique que nous reçûmes partout au début de notre révolution. Si, par la suite, nous avons été les victimes des rancunes, de la malveillance et de la perversité de ceux qui voyaient à regret se consolider le nouveau royaume, d'un autre côté, nous avons été les enfants chéris de ces braves populations campinoises. Honneur à ces honnêtes campagnards qui nous ont soutenus dans notre détresse, tant en 1830 qu'en 1831. Nous ne pouvons plus remercier qu'en souvenir ces bourgmestres et ces curés qui nous apportaient du pain, lorsque nous étions campés sans vivres et sans abri au bivouac de Baelen. Ils nous appelaient les soldats de la foi ; cette dénomination ne nous faisait pas rougir. Nous respections les mœurs et les croyances de ces braves populations, dont le dévouement ne nous a jamais fait défaut, et qui valait certes mieux que l'indifférence des sceptiques d'aujourd'hui.

De ce beau corps d'officiers qui formaient en 1831 celui du 2^e régiment de chasseurs à pied, nous sommes encore six ou sept survivants ! Pauvres vieux, dont la plupart, accablés d'infirmités, vivent péniblement de la petite pension que l'État a bien voulu leur octroyer. Et combien de nous fêteront ce jubilé du demi-siècle de notre indépendance ? Je lègue à vous cette joie, mes jeunes et chers concitoyens, et si vous daignez lire ma prose, vous saurez au moins pourquoi vous vous réjouirez.

Maintenant que tous ces faits isolés appartiennent à l'histoire, la nation a-t-elle été ingrate envers nous ? Non, mille fois non. Les mandataires du peuple ont institué à notre intention un ordre, une croix spéciale, la croix de Fer, et la plupart des hommes qui se sont dévoués et qui ont aidé à la régénération de la Belgique, en ont été décorés. Par cet acte le pays nous a offert officiellement l'expression de sa gratitude ¹.

Victimes du machiavélisme de quelques hommes qui ont trompé le Roi et la nation, nous avons subi le sort de tous les précurseurs d'une idée nouvelle ou d'un nouvel ordre de choses. Si, à la calomnie et aux sarcasmes de quelques égoïstes, nous avons opposé le silence, aujourd'hui nous avons le droit de faire connaître à la génération qui nous a succédé et

¹ Le gouvernement provisoire, témoin des services rendus à la cause publique, a voulu récompenser le dévouement de ceux qui ont tout exposé, pour faire triompher la cause de la liberté.... Il est juste et nécessaire de perpétuer le souvenir des services qui ont assuré l'émancipation de la Patrie.

(Décret du 14 janvier 1831).

surtout à l'approche de ce jubilé demi centenaire, les actes de dévouement et de courage de nos contemporains ; le rouge de la honte ne nous étant jamais monté au front, celui d'une fausse modestie ne doit pas nous empêcher de dire la vérité.

D'autres patriotes ont suffisamment flétri les félons. Aujourd'hui, plus heureux, je n'ai qu'à parler de braves gens, de cœurs honnêtes, et ce n'est pas trop tôt, après 48 ans de silence !

Mes jeunes camarades de l'armée, aimez et servez le roi Léopold II, comme vos aînés ont aimé et servi son père, le fondateur de notre Dynastie. Le Roi est la personnification vivante de la patrie, devant lui seul, notre glorieux drapeau s'incline, comme vous, il a juré fidélité à la constitution du peuple belge, comme vous, il est au-dessus des partis qui se disputent la prépondérance du pouvoir.

Le premier, parmi les Belges, il peut contempler d'un œil calme et assuré cette armée toute nationale qui, par son instruction, sa discipline, son esprit d'ordre, saura surmonter au moment du danger les maux qu'entraîne la guerre et saura se rappeler notre noble devise : « L'union fait la force ! »

ANNEXES

Premier Corps Franc sous la dénomination de CHASSEURS NIELLON
Octobre 1830

NIELLON, commandant

NOMS.	PREMIÈRE POSITION.	DERNIÈRE POSITION.	1878	
			Surviv.	Décédé.
Niellon	Lieuten.-colonel.	Général de brig.	»	1
Godard	Capit. d'infant.	Lieut ^t -colonel.	»	1
Stévenotte . . .	Vol ^{re} , rang de capit.	Lieutenant-colo- nel comm. place.	»	1
Colos	Adj.-maj. du rég.	Cap.-adj. de place.	»	1
De Haene. . . .	Médecin.	Médecin civil.	»	1
Dardespinne . .	Médecin.	Médecin civil.	»	1
De Caisne. . . .	Médecin.	Inspect. gén. du serv. de santé.	1	»
Le Corps de Chasseurs				
<i>1^{er} bataillon.</i>				
Leitzbach. . . .	Comm. du bataill.	Major pensionné.	1	1879
Van de Gheyn. .	Adjudant-major.	Capit. d'infant.	»	1
<i>2^{me} bataillon.</i>				
Cruyplants, B ^d .	Comm. du bataill.	Colonel pensionné.	1	»
Baillet	Adjudant-major.	Capit. pensionné.	»	1
<i>3^{me} bataillon.</i>				
Mouvet	Comm. du bataill.	Capit. de cuirass.	»	1
Fichaux	Adjudant-major.	Capit. d'infant.	»	1

Compagnies Brabançonnnes et Campinoises

NOMS.	PREMIÈRE POSITION.	DERNIÈRE POSITION.	1878	
			Surviv.	Décédé.
<i>Compagnie d'Aerschot.</i>				
Van Ophem . .	Commandant.	Capitaine (a donné sa démission). .	»	1
Van den Eynde.	Lieutenant.	Lieut.-col. pens.	1	»
<i>Compagnie de Diest.</i>				
Van den Hove .	Commandant.	Docteur en droit (est entré dans la magistrature) .	»	»
Karremans . . .	Lieutenant.	Capit. au 10 ^{me} .	»	1
<i>Compagnie de Gheel.</i>				
Jalhaut	Commandant.	Capit. au 10 ^{me} .	1	»
Verbiest	Lieutenant.	Secrét. communal à Gheel.	»	1
<i>Compagnie de Meerhout.</i>				
Bervoets	Sous-lieutenant.	Lieutenant au 6 ^e .	»	1
<i>Compagnie de Moll.</i>				
Van Gompel . .	Sous-lieutenant.	Ne figure pas dans l'armée.	»	»
Joris	Sous-lieutenant.	Capit. pensionné.	1	»
<i>Compagnie de Westerloo.</i>				
Dufour	Sous-lieutenant.	Capitaine décédé en activité . . .	»	1

Artillerie

NOMS.	PREMIÈRE POSITION.	DERNIÈRE POSITION.	1878	
			Surviv.	Décédé.
Kessels, Herman	Major.	Major	»	1
Kessels, Armand	Sous-lieutenant.	Décédé en activité	»	1
Kessels, Gaspard	Sous-lieutenant.	Lieut. général de cav. en activité.	1	»

Premier Corps Franc

Officiers admis sur la proposition des inspecteurs généraux dans l'armée régulière au 2^{me} Régiment de Chasseurs-à-pied

NOMS.	PROMOTION.		PREMIÈRE POSITION D'APRÈS L'ANNUAIRE DE 1835.	DERNIÈRE POSITION.	1878	
	Année.	Date.			Surviv.	Décédé.
Prové	1830	12 oct.	Capitaine de 1 ^{re} classe.	A donné sa démission.	»	1
Fichaux	1831	30 sept.	id.	Capitaine en activité.	»	1
Baillet	»	»	id.	Capitaine pensionné.	»	1
Bourcet C. F.	»	»	id.	Major pensionné.	»	1
Leitzbach C. F.	1832	4 août.	Capitaine de 2 ^e classe.	id.	1	1879
Cruyplants C. F.	1834	31 mai.	id.	Colonel pensionné.	1	»
Barthels C. F.	»	»	id.	Général-major pensionné.	1	»
Lieutenants						
Poisquet	1831	3 sept.	Officier payeur.	Capitaine quartier-maître.	»	1
Pontus	»	30 sept.	Lieutenant.	Capitaine en activité.	»	1
Delville	»	»	id.	Capitaine pensionné.	»	1
Van Opheim (*) . . . C. F.	»	»	id.	Capitaine démissionné.	»	1
Micolon	»	»	id.	A donné sa démission.	»	1
Henelle	1832	10 janv.	Lieutenant aide-de-camp.	id.	»	1
Poutrain	1831	30 sept.	Lieutenant.	Capitaine en activité.	»	1
Lagrange C. F.	1832	14 mars.	Lieutenant adjudant-major.	Lieutenant-colonel pensionné.	1	»
Neyt C. F.	»	30 juin.	Lieutenant.	Général-major pensionné.	»	1
Hervieux (*)	»	1 juill.	id.	Capitaine pensionné.	»	1
Lecomte	»	30 août.	id.	Lieut.-colonel en activité.	»	1
Clesse	»	»	id.	Lieutenant en activité.	»	1
Pernot C. F.	»	»	id.	id.	»	1

Sous-Lieutenants

Chapelle.	1831	30 sept.	Sous-Lieutenant, mort au champ d'honneur à Pellenberg, 12 août 1831	1
Van Diepenbeeck	"	"	id. mort au champ d'honneur à Louvain, 12 août 1831	1
Brutinel-Nadal	"	"	Sous-lieutenant.	1
Michiels	"	"	id.	1
Beaumont C. F.	"	"	id.	1
Lemaire C. F.	1832	30 sept.	id.	1
Bignon (*) C. F.	"	"	id.	1
Vasseur (*)	"	"	id.	1
Bourdon	"	"	id.	1
Raick	"	"	id.	1
Sergeys	"	"	id.	1
Jolivet	"	"	id.	1
Rayer	"	"	id.	1
Lebel C. F.	"	"	id.	1
Smith, Thomas	"	"	id.	1
Giraud	"	"	id.	1
Quenée	"	30 juin.	id.	1
Chantrain	"	"	id.	1
Thomas C. F.	"	20 août.	id.	1
Smal	"	"	id.	1
Grad, Lucien	"	"	id.	1
Grad, Michel	"	"	id.	1
Grad, G	"	"	id.	1
Vandermeulen C. F.	"	"	id.	1
Lemaigre	1833	31 déc.	id.	1
Chanfroid	"	"	Sous-lieut. au 1 ^{er} chasseurs.	1

(*) Commandant de compagnie en 1830.
C. F. : Croix de fer.

Officiers et sous-officiers promus passés à d'autres corps

NOMS.	PROMOTION.		PREMIÈRE POSITION.	DERNIÈRE POSITION.	1878	
	Année.	Date.			Survit.	Décédé.
Jalhaut (*).	1830	10 oct.	Capitaine au 10 ^e de ligne.	Capitaine pensionné.	1	»
Delée	1831	6 oct.	id.	Major pensionné.	»	1
Van den Eynde	1832	22 juin.	id.	Lieutenant-colonel pensionné.	1	»
De Vleeschauwer	»	20 août.	id.	Décédé en activité.	»	1
Van de Gheyn.	»	12 oct.	id.	id.	»	1
De Warren	1830	30 nov.	Lieutenant des cuirassiers.	Lieutenant de douanes.	»	1
Vander Vrecken.	1830	27 oct.	Lieutenant au 7 ^e de ligne.	Major pensionné.	»	1
De Valck.	1831	30 sept.	id.	Décédé capit. en activité.	»	1
Bervoets (*)	»	22 oct.	id.	Décédé en activité.	»	1
Paine.	1832	24 juill.	id.	id.	»	1
Jundt	»	20 août.	id.	id.	»	1
Letten	»	»	id.	Major pensionné.	1	»
Smith James	»	19 oct.	id.	Capitaine pensionné.	»	1
Fromont	1831	23 sept.	Sous-lieuten. au 4 ^e id.	Décédé major en activité.	»	1
Decraene.	»	30 sept.	id.	Décédé capitaine.	»	1
Dubocq	»	»	id.	Capitaine pensionné.	»	1
Bailleux	»	»	id.	id.	»	1
Joris	»	»	id.	id.	1	»
Karremans	1832	14 mars	id.	Capitaine en activité.	»	1
Chantraine.	»	30 juin.	id.	id.	»	1
Jaque	»	»	id.	Major pensionné.	»	1
Abrassart	»	24 juill.	id.	Capitaine pensionné.	1	»
Rue	»	»	id.	id.	»	1
Dupire.	»	20 août.	id.	Capitaine	»	1
Courtin	»	»	id.	Capitaine pensionné.	»	1
Chanfroid	1834	31 mai.	id.	Décédé en activité.	»	1
Luycks.	1850	15 févr.	id.	Capitaine pensionné.	1	»

(*) Commandant de compagnie aux bataillons de volontaires en 1830.

Volontaires de la Légion passés au corps du général Mellinet

NOMS.	PROMOTION.		PREMIÈRE POSITION.	DERNIÈRE POSITION.	1878	
	Année	Date.			Surviv.	Décédé.
Morival (*)	1832	22 juin.	Captaine au 1 ^{er} de ligne.	Décédé en activité.	»	1
Joniaux (*)	»	4 août.	id. 2 ^e id.	id.	»	1
Périn (*)	1831	7 sept.	Lieutenant au 1 ^{er} chasseurs.	id.	»	1
Seghers	»	23 sept.	id. 1 ^{er} de ligne.	id.	»	1
Monard	»	6 oct.	Sous-lieut. au 3 ^e id.	Colonel pensionné.	1	»
Coché	1832	30 juin.	Lieutenant au 4 ^e id.	Décédé en activité.	»	1
Watterman	»	19 oct.	id. 3 ^e id.	Capit. décédé en activité.	»	1

(*) Commandant de compagnie en 1830.

C. F. : Croix de fer.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Promoteurs du mouvement belge à Paris en 1830.	
Avant-propos	I
Introduction	V

Chapitre I

La légion belge parisienne. — Sa composition. — Arrivée à Paris des exilés belges. — Le banquet. — Nouvelles alarmantes du pays. — Les engagements. — La pénurie d'argent. — Les versements volontaires. — Le départ. — Arrivée à la frontière. — Entrée dans la ville de Mons. — Arrivée à Bruxelles. — Départ pour Louvain. .	1
---	---

Chapitre II

Rencontre de Niellon à Louvain. — Les officiers de la légion vont lui offrir le commandement. — Il accepte conditionnellement. — Il est nommé lieutenant-colonel. — Il reçoit du gouvernement le commandement des volontaires réunis à Louvain. — Entrée en campagne. — Heyst-op-den-Berg. — Jonction du comte de Mérode, Jenneval, etc. — Surprise de Lierre. — Attaque et défense. — Combat du 18 octobre. — Prise du cimetière. — Arrivée des compagnies campinoises.	13
--	----

Chapitre III

Départ de Lierre. — Jonction au Vieux-Dieu avec le corps du général Mellinet. — Rencontre de l'ennemi. — Escarmouche. — Dispositions de combat. — Combat de Berchem. — Le comte de Mérode mortellement blessé, — L'ennemi se retire sur Anvers	25
--	----

Chapitre IV

Pages

Marche en avant. — Entrée dans le faubourg de Borgerhout. — Fusillades. — Mouvement populaire en ville. — Entrée dans Anvers par la porte de Borgerhout. — Arrivée de la colonne Mellinet par la porte de Malines. — Réunion d'un conseil de guerre à l'hôtel de ville. — Vives discussions. — Arrivée d'un envoyé du général Chassé. — Bombardement. — Causes et suites 31

Chapitre V

Séjour à Anvers. — Le lieutenant-colonel Niellon est nommé général de brigade. — Il se rend à Turnhout. — Le général Mellinet se dirige sur Maestricht. — Camp de Baelen. 41

Chapitre VI

Assimilation à l'armée de ligne. — Les chasseurs Niellon deviennent le 2^e régiment de chasseurs à pied. — Le lieutenant-colonel Godard prend le commandement du régiment. — Position critique des officiers non brevetés. — Démarche auprès du régent. — Organisation de l'armée. — Force supposée. — Le roi Léopold I^{er} arrive en Belgique. — Il est inauguré à Bruxelles, le 31 juillet 1831. — Fêtes et réjouissances dans tout le pays 51

Chapitre VII

L'invasion. — Combat de Raevels, 2 août 1831. — L'ennemi se rend maître du village ; le lendemain, il s'empare du Turnhout . . . 61

Chapitre VIII

Retraite de la brigade Niellon à travers la Campine. — Elle rejoint le division de Tiecken de Terhoven. — Combat de Boutersem, 11 août 67

Chapitre IX

Combat de Lubbeek, 12 août. — Combat de Pellenberg. — Combat de Louvain. — La canonnade à la porte de Tirlemont. — Le roi dans Louvain. — Le 2^e chasseurs à pied s'empare des hauteurs du Rouselberg, traversé par la chaussée de Malines. — Dernier combat sur le plateau de la Montagne de fer , , , , , 73

Chapitre X

Les volontaires de 1830 pendant la campagne du mois d'août 1831, fin du Mémoire	81
--	----

APPENDICE

Résumé général des principaux événements historiques

Chapitre XI

1830. — Belges et Bataves. — L'armée du roi Guillaume devant Bruxelles. — L'insurrection. — L'établissement du gouvernement provisoire. — Le Congrès. — L'exclusion de la maison d'Orange- Nassau	85
--	----

Chapitre XII

La Belgique après la reddition d'Anvers. — L'enthousiasme général. — Mouvement des corps de volontaires. — Turnhout, Maestricht, Venloo. — Rentrée des officiers belges dans leur patrie. — Leurs agissements. — Malaise et méfiance. — Les conspirations. — Nos revers	91
---	----

Chapitre XIII

Le roi Léopold I ^{er} . — Charles de Brouckere, ministre de la guerre. Réorganisation de l'armée. — Les Camps.	97
--	----

Chapitre XIV

Coup d'œil rétrospectif. — Les patriotes de 1830. — Les débris de 1878.	101
---	-----

—

Annexes	105
-------------------	-----

—

Princeton University Library



32101 073666172

